

“Il était une fois le 9 mai 1998,” OU LE RC LENS CHAMPION DE FRANCE



Retrouvez
les témoignages de :
Daniel Leclercq,
Guillaume Warmuz,
Jean-Guy Wallemme
et bien d'autres...

lensois.com
Une région. un club. une passion

Il était une fois le 9 mai 1998

Par Grégory Lallemand

**Avec le concours de
Romain Duhomez et Sylvain Créis**

Edité par



Sommaire

De l'amertume à l'espoir.....	5
Tassette, ou les coulisses de l'exploit.....	16
Le jour sacré.....	29
Samedi 9 mai, 20H.....	49
Toute une région dans la rue.....	77
Racontez le.....	111
Remerciements.....	114

Pour tous les supporters du RC Lens.
Ceux d'hier, d'aujourd'hui et de demain...

De l'amertume à l'espoir



Qu'il est triste ce Stade de France. Malgré ce virage rouge et bleu qui fête la victoire des siens, il est triste ce stade qui dans quelques semaines célèbrera le triomphe des Bleus. Là-bas, en attendant, tête basse, Jean-Guy Wallemme salue une dernière fois ces 25 000 âmes Sang et Or qui ont emplis l'enceinte dionysienne en ce samedi 2 mai 1998. *« Ce soir-là, il y avait 80 000 personnes. J'avais pourtant ressenti une drôle d'impression : au-delà du fait qu'on n'avait pas réalisé une grande prestation, je me souviens surtout de la faible ambiance qui régnait. Il n'y a jamais eu le bruit que pouvait faire Bollaert, à 40 000, tous les week-ends. Oui, l'ambiance était bizarre »*. Le capitaine courage du Racing Club de Lens vient de voir passer l'une des plus belles opportunités de sa vie : être le premier joueur lensois à soulever la Coupe de France. *« Le vent du Nord souffle sur la France »*, le message du tifo organisé par les Tigers en début de match, a vécu.

Les bourrasques étaient parisiennes et les deux rafales, signées Raï et Simone, ont finalement eu raison de la résistance artésienne. Vladimir Smicer avait bien réussi à ramener quelque peu l'espoir en fin de match. Seulement voilà, il était écrit qu'après les défaites lors des finales 1948 et 1975, le club minier devrait encore patienter avant de pouvoir arborer fièrement Dame Coupe à son palmarès. Tony Vairelles le sait bien. Et ce ne sont pas les encouragements de ses adversaires du soir qui atténuent la détresse du chouchou de Bollaert : *« A la fin de la rencontre, quelques joueurs parisiens, Alain Roche et Marco Simone notamment, étaient venus nous voir. Ils nous avaient dit : "Maintenant, allez gagner à Auxerre. On veut que vous soyez champions. Vous le méritez !" »*.

Inconsolable, Fred Déhu demeure, lui, une dizaine de minutes dans le rond central. L'œil hagard et humide, le milieu de terrain lensois revoit défiler ce magnifique parcours qui a mené son équipe à la grande messe de Saint-Denis. Le Havre (2-1), Epinal (2-0 après prolongation), Argentan (3-1), Caen (2-1) et Lyon (2-0) sont tombés sous les assauts de ce RC Lens invulnérable cuvée 98. Ce même roc qui finit donc par s'écrouler si près du but. Si proche du rêve accompli.

La médaille du second, Lens y est habitué. Le Poulidor du foot français subit là une bien cruelle défaite. Le Racing n'a plus perdu depuis le 12 mars. C'était en demi-finale de la Coupe de la Ligue. A Paris, déjà. Contre le PSG, déjà. 2-1, déjà. Daniel Leclercq déçu, mais pas abattu, ne veut pas voir cela. Le coach lensois ne monte pas sur le tapis bleu de la tribune présidentielle. Il s'en est

allé et est déjà plongé vers la prochaine étape de ses Sang et Or : Auxerre ! *« Je ne suis pas monté ce soir-là. Il y avait de la déception certes, mais elle n'était pas si grande que cela. Avant cette finale, nous étions dans une spirale positive. Il ne fallait donc pas exagérer les conséquences de cette défaite. Nous n'étions pas, dans les vestiaires, si tristes qu'on peut le penser. Ce match à Saint-Denis, c'était une fête. Comme le sont toutes les finales. J'avais connu un peu le même sentiment lors de celle de 1975 perdue face à l'ASSE. Nous nous étions inclinés mais nous avions déjà en poche notre qualification pour une Coupe Européenne. En 1998, c'était pareil. On avait déjà assuré le tour préliminaire de la Ligue des Champions. C'était pareil, à la différence près qu'il y avait Auxerre derrière. Une belle opportunité de ne pas finir sans titre s'offrait à nous. »* Au moment où Alain Roche, le capitaine parisien, brandit cette Coupe de France si convoitée par les Artésiens, les douze trains affrétés afin d'acheminer les milliers de supporters lensois font déjà ronronner leurs machines. Ils partiront à l'heure. Aucune liesse populaire en Sang et Or ne viendra perturber l'organisation de la SNCF. Malheureusement...

Les joueurs du Racing, quant à eux, écoutent encore le Druide. Cyrille Magnier, le stoppeur du RCL, apprécie alors les paroles du Grand Blond : *« Dès que nous sommes entrés dans le vestiaire, Daniel nous a dit : " On a perdu cette finale. Maintenant, il y a Auxerre. ". Il voulait que nous nous projetions directement vers cette rencontre en Bourgogne. Personnellement, je ne suis pas du genre à m'attarder sur les événements. Ce discours m'a donc plu. Là, je me suis dit : " Allez, c'est*

bon. Il reste un match " ». Alors que chacun enfle son plus beau costume pour la soirée qui se prépare, un jeune tchèque use de son rasoir, là-bas, dans un coin de l'immense douche du luxueux Stade de France. Smicer, hilare, raconte : « Cela reste un drôle de souvenir cette histoire de barbe. Je l'avais laissée pousser au fur et à mesure des victoires en Coupe, comme le veut la tradition. Tout le monde m'en parlait. Pavlina, ma compagne, en avait même eu un peu marre à un moment donné. Il faut dire que, si parfois le poil pousse normalement, le mien a eu tendance à partir dans tous les sens ! Au début c'était vraiment rigolo comme truc. Mais, au bout de quatre ou cinq mois, ma femme ne voyait plus le bout venir. C'était franchement drôle. Mais, une fois la défaite consommée en finale face au PSG, je ne me suis plus posé de questions. Je l'ai rasée. C'était triste de la raser après une défaite. Mais c'était la tradition. Quand je suis sorti des vestiaires, j'étais tout beau tout neuf ».

Le bus conduit par « Capo », indéboulonnable pilote des Lensois lors des déplacements depuis des années, prend alors la direction du Lido. Dans le car, chacun affiche un visage fermé. La soirée sera forcément plus maussade que prévue. Pourtant, tous tentent de masquer leur déception. Yoann Lachor sirote un coca en se remémorant une finale où il n'est pas entré en jeu. « *Les gens du club, qui nous avaient soutenu durant toute la saison, étaient tous présents, On se devait donc d'aller boire un verre avec eux à Paris. C'était leur récompense à eux. Au Lido, on a parlé de tout et de rien. Moi, j'étais finalement content de me balader dans Paris. C'était la première fois que j'y mettais les pieds ! Pour le peu qu'on*

discutait du match perdu, on se disait que nous n'avions rien à nous reprocher. On avait donné le maximum. On n'a pas fait la fête quand même. On l'a juste reportée d'une semaine ». Tony Vairelles avoue que le résultat a forcément altéré l'enthousiasme de la jeune bande venue du Pas-de-Calais. « Tous les joueurs étaient venus avec leurs compagnes. Moi, j'étais célibataire à l'époque. J'étais donc venu avec mon papa. Nous avons perdu et le temps n'était pas à la fête. Mais, si nous avions gagné, je crois que je me serais lâché. J'aurais probablement dansé le jerk sur la piste avec les danseuses du Lido! »

L'attaquant du Racing laisse donc ces charmantes demoiselles tranquilles. Et il achève sa nuit en tête à tête avec ... son père. « Nous sommes rentrés à notre hôtel : le Concorde Lafayette. Je n'ai pas l'habitude de beaucoup dormir après les matches. Je me repasse souvent les actions des rencontres dans la tête. Cette nuit-là, j'ai parlé avec mon père dans la chambre. On s'est dit que ce n'était pas possible, qu'il faudrait qu'on se reprenne vite, pour être champion à Auxerre. Avec mon père, nous avons parlé de manière naturelle. Il fallait évacuer et, tout cela s'est fait logiquement. Entre nous ».



La benne restera vide ce soir. Pour cette fois...

Devant la semaine qui attend les Sang et Or, le staff lensois décide de laisser les joueurs au repos toute la journée du lundi. Rendez-vous est donc donné le mardi matin pour préparer ce qui se présente comme le rendez-vous le plus important de l'Histoire du Racing Club de Lens. Pour Gus, cette rencontre doit se préparer comme n'importe quelle autre. *« Après la finale perdue au Stade de France, je me suis dit que je ne devais rien lâcher, continuer de bien me préparer lors de mes séances d'entraînement, rester concentré sur mon objectif. Je n'ai rien changé à mes habitudes »*. Même si la peur de tout perdre effleure l'esprit de beaucoup de monde. Le gardien lensois ne s'en cache pas : *« Tout le monde y pensait un peu. On avait joué, et perdu, une demi-finale de Coupe de la Ligue. On avait joué, et perdu, la finale de la Coupe de France. Allions-nous passer à côté de tout ? Personnellement, j'avoue m'être fait la réflexion »*. Cyrille Magnier ne dit pas autre chose : *« Le risque était évidemment grand de tout perdre dans cette semaine dantesque qui commençait. Je crois, cependant, que personne n'en a parlé. On a tous pensé qu'on pouvait finir la saison sans rien gagner. Tout le monde y songeait, mais je pense qu'on a tous évité le sujet ! »*.

L'environnement lui n'a que cela en tête : ne pas tout perdre et devenir la meilleure équipe de football de tout le pays. Guillaume de poursuivre : *« De cette préparation d'avant Auxerre, je me souviens surtout d'une drôle de sensation. On sentait que toute la Ville de Lens, et peut-être toute une région, retenaient leur souffle. C'était une semaine à part. Après un entraînement de l'après-midi, à Tassette, cela devait être le mercredi, je*

suis allé faire quelques courses dans Lens, j'ai alors ressenti chez les gens une grande attention. Ils ne me parlaient pas de ce match à Auxerre. Ils ne disaient rien. On avait perdu contre le PSG et ils avaient probablement peur qu'on manque tout. Qu'on ne gagne rien. Leur attitude, et leurs regards, suffisaient pour comprendre que, le 9 mai, il ne fallait pas se loucher. L'attente était énorme pour tous ceux qui aiment ce club ». Tony Vairelles renchérit : « Toute la semaine, j'avais senti les gens profondément déçus de cette défaite en finale. Cette déception était si forte qu'ils n'osaient pas trop nous aborder dans les jours qui précédaient ce match. Il y avait une profonde pudeur et un profond respect dans leur attitude. Mais on ne savait pas quel bonheur nous étions en passe de donner aux supporters ». Pour Hervé Arsène, qui a connu les pires moments de D2 avec le Racing, le regard des gens n'est pas trop lourd : « On a la chance, par rapport aux autres clubs, d'avoir des supporters connaisseurs du football et pas du genre à exprimer de la rancœur, surtout quand ils voient qu'on s'est battu. Une relation forte existe entre les supporters de Lens et ce club : c'est de l'amour. Nous sommes des amoureux. J'ai connu des matches où Lens était dernier de D2 et où il y avait encore 8 000 spectateurs dans le stade. Nous étions mauvais, et le public ne sifflait pas. Ça, ça n'existe pas ailleurs qu'à Lens. Alors, il y avait bien sûr un peu d'amertume chez eux après cette défaite contre Paris mais ils s'étaient surtout contentés d'avoir pris du plaisir à nous voir arriver jusqu'en finale. De plus, le parcours en championnat était là aussi pour atténuer leur déception ».

Les fans, eux, sont bien décidés à aller chercher ce sacre. Et ce ne sont pas les frasques médiatiques de Guy Roux, quelques semaines auparavant, qui vont freiner leurs ardeurs. L'entraîneur auxerrois a en effet expliqué que les artésiens ne pourraient pas se procurer plus de places que le quota habituel réservé aux supporters visiteurs. Il a même joué le grand bluff en annonçant le guichet fermé, deux semaines avant la date du Grand Match, alors que le stade était loin d'afficher complet. Il faut plus qu'un mensonge, quand bien même proféré par un vieux roublard, pour décourager les plus fervents. Durant toute la semaine, les alentours du Stade de l'Abbé Deschamps prennent des allures d'annexe de Bollaert. Chacun tentant, par des moyens plus ou moins légaux, de se procurer le précieux sésame. Mickaël Debève, lui, a du mal à contenir cette effervescence extérieure. Il préfère s'en protéger. *« A part pour aller à l'entraînement, je n'ai pas mis un pied dehors durant cette semaine. Il y avait trop d'effervescence dans la ville et puis, je voulais éviter que tout le monde me parle. Dans le groupe, on s'était efforcé de ne pas parler de ce match. On n'avait pas besoin de cela pour en comprendre l'importance ».*

Heureusement pour les Artésiens, Tassette, hameau de paix placé à l'ombre de la tribune Lepagnot et qui jouxte la désormais célèbre voie ferrée, n'a rien d'un cadre pesant. D'ailleurs, tous louent aujourd'hui la convivialité et le charme de cet endroit où se sont préparées les grandes conquêtes du RCL. A commencer par la plus belle en ce début du mois de mai 1998. *« Tassette ? C'était très convivial, se rappelle Lachor. Cette semaine là, nos supporters étaient présents à chaque séance ».*

d'entraînement. Cela n'avait rien à voir avec le Centre Technique de la Gaillette qui a vu le jour en 2001. Même si la Gaillette est l'évolution logique du football, Tassette c'était vraiment sympa. Il y avait une vraie proximité avec ceux qui nous soutiennent. Et, avant Auxerre, c'était bien de les sentir proche de nous. » Ce n'est pas Vairelles, le favori du public, qui contredira son arrière gauche : « C'était extra. C'est pour ces moments-là qu'on aime jouer au football. Le jour où on n'a plus envie de signer des autographes, de faire des sourires aux gens et de discuter avec eux, c'est qu'il est grand temps d'arrêter de faire ce métier ! Quelques jours avant Auxerre, il y avait forcément un peu plus de monde qu'à l'accoutumée. Ceux qui étaient là depuis le début de saison étaient évidemment présents. Oui, c'était vraiment extra... »

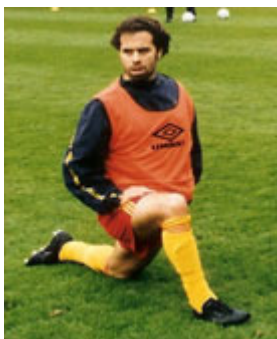
Malgré les apparences, celui dont tout Bollaert scande le nom à chaque rencontre n'est pourtant pas au mieux physiquement. Ce ne sont pas les jambes qui ne répondent plus. Pas de souci là-dessus et les derniers adversaires du Racing Club de Lens s'en sont rendus compte. Non, Tony a mal à la mâchoire. Il s'en explique : « Je vais vous livrer un secret. J'ai joué les 5 derniers matches avec la mâchoire fracturée. Cela s'est fait lors de la première minute du match à Metz. Dany Boffin m'a mis un coup de coude volontaire ou involontaire. J'ai tout de suite ressenti une fracture. J'ai tout de même joué cette partie dans son intégralité. Au retour de Metz, j'ai passé une radio et elle a décelé une grave blessure. Le médecin m'a dit qu'elle allait m'empêcher de jouer pendant quelques semaines. Si je prenais un nouveau coup à cet endroit, cela se serait aggravé et le cerveau aurait même

pu être touché ! Au club, tout le monde s'était concerté. Personnellement, j'étais insouciant. Et il était improbable, à mes yeux, que je manque toutes ces rencontres importantes. On a donc pris la décision de garder tout cela secret. Pour éviter à nos adversaires de connaître ce point faible, et d'en profiter pour m'intimider en visant ma figure dans tous les contacts, nous n'avons rien dit à personne ». Daniel Leclercq, très inquiet au sujet de son attaquant vedette, se demande même comment le protéger au maximum. Tony se marre : « C'est vrai, le coach s'était même renseigné auprès des médecins pour savoir s'il n'était pas possible de jouer avec un casque intégral ! Vous imaginez un peu ? Un casque intégral ! J'ai tout de suite pensé que j'allais être habillé en motard jusqu'à la fin de la saison ! Mais bon, un casque, niveau discrétion, on peut quand même trouver un peu mieux ! »

L'ancien nancéien, lui, se délecte jour après jour « *des purées diverses et variées préparées par les cuisiniers du club* ». De son côté, Vladimir Smicer commence à prendre conscience de l'importance de l'événement : « *On s'est beaucoup parlé pendant la semaine. On avait des joueurs en forme physiquement et techniquement nous étions très biens. Il fallait évacuer, comme on pouvait, la défaite en Coupe de France. Et puis, on a surtout insisté à passer en revue nos points forts. Il nous fallait un petit point, celui du nul, pour être Champions de France. On avait un gardien de grande expérience en la personne de Guillaume Warmuz. Derrière, nous étions très costauds. Au milieu et devant, nous avons une grande confiance. Avec Daniel Leclercq nous tenions un grand coach. On s'est dit qu'il était*

impossible de passer au travers à Auxerre. Que nous avons fait le plus dur en allant nous imposer à Metz quelques semaines auparavant. On savait que nos supporters seraient présents en nombre du côté du Stade de l'Abbé Deschamps. Cela a joué aussi. On savait qu'eux ne lâcheraient rien. Qu'on ne pouvait pas les décevoir. On a positifé tout ce qu'on pouvait positiver. Certaines semaines marquent une vie. Celle-là m'a marqué. Car il y avait de la nervosité mais elle était très positive ». Et Vladi, qui a pourtant connu une Finale de Championnat d'Europe des nations en 1996 en Angleterre, de se lâcher : « On ne pouvait pas passer à côté de cette occasion en or. D'ailleurs, c'était un peu notre leitmotiv à ce moment là : tous se dire que c'était l'occasion de notre vie. Car c'était ça. L'occasion de notre vie ! »

Tassette, ou les coulisses de l'exploit



L'enjeu de ce Lens-Auxerre n'échappe plus à personne au moment où débutent les premières séances d'entraînement de la semaine. Pourtant, il règne comme une grande sérénité dans le camp lensois. On en veut pour preuve ces gestes si habituels répétés en ce mardi après-midi où le plaisir transpire sur les visages des principaux protagonistes. Stéphane Ziani plaisante encore avec quelques supporters. Wagneau Eloi offre, comme cela est encore de coutume à l'époque, ses chaussettes et ses shorts à ceux qui sont présents pour l'encourager. Et Anto Drobnjak chambre encore ses coéquipiers, ne cadrant pas leurs frappes, lors de la séance. Leclercq a d'ailleurs décidé de ne rien bouleverser de ses programmes devenus de véritables rituels en cours de saison. *« Moi, cela me fait toujours rire quand un entraîneur dit qu'il va faire travailler ses joueurs devant le but parce qu'ils sont en manque de réalisme. Personnellement, c'est toute l'année*

que je les faisais travailler devant le but ! ». Que Leclercq ne change pas ses habitudes, cela peut aussi paraître un peu effrayant tant il fait preuve d'exigence. Mais tous s'en accommodent. Hervé Arsène, le milieu défensif malgache du RCL, revoit encore quelques scènes qui caractérisent très bien l'état d'esprit du coach. « Pour donner un exemple qui résume assez bien le personnage, je dirais que même dans les décrassages, il recherchait la perfection. Si tu lui faisais une passe à un mètre de lui, il t'engueulait, le ballon devait être dans les pieds. Il fallait toujours essayer de mettre son coéquipier dans les meilleures conditions. Même dans les petits jeux qui pouvaient paraître anodins. Il était comme ça en tant que joueur et il l'est resté en tant qu'entraîneur ». Le coach, lui, a décidé de ne laisser aucun répit aux siens : « Je leur ai proposé des séances solides. On a fait du physique pendant la semaine. Il ne restait qu'un match et Micka s'étonnait de faire autant de travail de fond. Il fallait préparer ce match de la meilleure des façons et à mon sens, cela passait par des séances musclées ! » Debève acquiesce : « Je me souviens de séances de fou dont une à Wingles. Nous étions partis courir, c'était une tuerie. A posteriori, je peux affirmer que c'était une bonne chose ».

Chacun demeure donc attentif aux conseils du Druides. Cyrille Magnier par exemple : « Il nous avait transmis sa culture de la gagne. Il était toujours positif dans sa causerie d'avant match. Et avant Auxerre, cela nous a probablement servi. De toute manière, les années Leclercq, c'est ça ! On jouait pour gagner, tout de suite vers l'avant et on essayait d'insister sur la simplicité du jeu. Le coach voulait gagner partout où nous allions. Il ne

doutait de rien. Pour lui, il était hors de question de débiter un match sans viser la victoire. C'était inconcevable. Alors, la semaine qui a suivi la Finale, nous n'avons rien changé. A l'entraînement, et cela a été le cas toute l'année, tout le monde voulait gagner. Je me souviens que Fred Déhu détestait perdre les petites oppositions que nous faisons lors des séances. Cela pouvait lui gâcher la journée ! Quand nous effectuions des 4 contre 4, tout le monde voulait gagner. Personnellement, et cela a été le cas toute au long de la saison 1997-1998, j'avais réellement les "boules" lorsque je réalisais une mauvaise séance d'entraînement. Cela, je ne l'ai retrouvé nulle part ailleurs. C'était la touche Leclercq ça. La culture de la gagne. Et, cette semaine du 9 mai, c'était une volonté collective ». Une semaine classique pour les uns, mais pas tout à fait pour les autres. Tony Vairelles s'en explique : « Je faisais surtout attention à ne pas prendre un mauvais coup sur la mâchoire. Mais bon, pour être Champion de France, moi, j'aurais donné un bras ! Mais pas une jambe, ça non, car j'en avais besoin pour le samedi soir. »

Plus discrets, mais tout aussi concernés, les jeunes joueurs du RC Lens continuent de tout donner sur le joli gazon de Tassette. En y repensant, Daniel Leclercq remercie ceux qui ont joué le jeu jusqu'au bout. Pourtant, certains passaient peu de temps sur la pelouse lors des réjouissances de fin de semaine. « *Romain Pitau, Cédric Berthelin et Aboubacar Sankharé notamment, ont apporté leur pierre à l'édifice. Ils étaient tous en réserve la saison précédente. Ils étaient très respectueux de leurs aînés. Ils ne jouaient pas ou peu le week-end mais, à l'entraînement,*

ils se dépensaient sans compter pour faire avancer le groupe. Les anciens étaient leurs idoles en quelque sorte. Warmuz était un exemple pour Berthelin, Ziani pour Pitau et Yoann pour Sankharé. C'était pour moi comme une victoire de voir un tel respect entre des joueurs de différentes générations. Quand un garçon me dit en fin de saison "Coach, je n'ai pas joué, mais j'ai passé une bonne saison", cela vaut toutes les primes de matches. »

Si Sankharé apprécie Lachor, il doit l'observer attentivement, ce mercredi après-midi, au moment où ce dernier se lance dans une série de frappes au but demandée par François Brisson, l'entraîneur adjoint des Sang et Or. Yoann, futur héros de l'Abbé-Deschamps, raconte : « *A l'entraînement, cette semaine là, je n'arrêtais pas de dire à mes coéquipiers, lorsqu'on travaillait devant les buts et que je plantais une frappe, "celle-là, c'est celle que je vais mettre samedi à Auxerre !". C'était évidemment sur le ton de la plaisanterie. En tout cas, je le prenais comme tel* ». Sans savoir ce que le destin lui réserve, le latéral gauche engage même une conversation prémonitoire avec un fan placé derrière les cages : « *J'ai parlé avec un supporter. Et il m'a dit : "Samedi, si tu marques, qu'est ce que tu fais ?". Je lui ai répondu : "Comme je ne sais pas faire de salto, je ferai probablement cinq tours de terrain"* ». S'il en est un qui n'aime pas fabuler, c'est bien Guillaume Warmuz. L'un des piliers de la demeure lensoise a rendez-vous avec un journaliste. Après une rapide douche, le gardien du Racing quitte Tassette pour se rendre à Bollaert. C'est à ce moment que tout se révèle à lui : « *C'est bien simple, raconte-t-il, nous étions dans les coursives du stade. Et, je ne sais toujours pas*

pourquoi, mais c'est à ce moment-là que j'ai eu le sentiment que rien ne pouvait nous arriver en fin de semaine. Qu'on allait être Champion. N'allez pas me demander pourquoi. C'est juste qu'en discutant avec lui je me suis dit que le 9 mai allait être notre jour. » Warmuz n'est pas le seul à sentir le bon vent, celui du sacre qui approche. Chaque signe du ciel est bon à prendre. Le coach lui-même s'attache à certains détails de la vie quotidienne : *« Chaque matin, sur le chemin de l'entraînement, j'écoutais RFM dans ma voiture. Et tous les jours de cette semaine fatidique, j'entendais Freddy Mercury chanter "We are the champions". A la première écoute, je n'étais pas plus surpris que cela. Cependant, après plusieurs matins à l'avoir entendu en partant à Tassette, je me suis dit "Putain, ça, c'est un signe ! " ».*



Le centre d'entraînement de Tassette

A l'heure où la presse s'interroge sur la capacité de réaction des Sang et Or suite à la déception de Saint-Denis, les Lensois prennent donc le parti de sourire et d'être le plus détendu possible. Yoann Lachor, malgré ses 22 ans, ne s'en fait pas une montagne. *« Vous savez, j'ai toujours joué les premiers rôles en catégories jeunes. J'ai été champion en minimes avec Lens. En 17 ans, c'était pareil. En Gambardella, nous avons atteint la finale en 1994. Même en DH, et avec la réserve, nous réalisons de belles choses. Alors, honnêtement, quand, lors de ma deuxième saison en pro, je me suis retrouvé leader de la Division 1 avec le Racing, cela ne me stressait pas plus que ça. Je me disais que c'était le cheminement logique »*. Cette décontraction peut même en décontenancer plus d'un. A commencer par les supporters lensois qui reviennent ce jeudi 7 mai pour sonder l'état des troupes. Certains, déjà présents la veille, ont même dormi dans leur voiture sur le parking de Bollaert ! Ils voulaient être à nouveau là, à 48 heures du départ pour Auxerre, afin d'insuffler l'énergie nécessaire à leurs protégés pour qu'ils leur offrent le bonheur ultime.

Stéphane Ziani rencontre alors un adolescent à la sortie de Tassette. S'engage alors un dialogue teinté d'admiration et de passion. *« Stéphane, samedi, vous allez le faire »*. *« On va tout faire pour cela en tout cas. Je peux te le promettre. »* *« Non, mais, il faut que vous le fassiez. Mes parents supportent Lens depuis des années. Samedi, vous avez l'occasion de les rendre heureux, de tous nous rendre heureux. Faites-le. Pour nous tous, faites-le ! »* Et Ziani de répondre : *« Oui, tiot, on va le faire ! »*. The Little Big Man, arrivé de Bordeaux onze mois auparavant,

interpellant un gamin en patois du Nord, c'est une nouvelle preuve de l'adhésion très forte qui mêle alors cette équipe à sa région.

Fred Déhu, quant à lui, répond encore aux sollicitations de la presse venue prendre la température. Une presse qui n'en finit plus de faire monter la pression. Elle qui a longtemps snobé le parcours Sang et Or. Debève raconte : *« Les media disaient tous que Metz allait être Champion, ou alors Marseille, mais sûrement pas nous. On était entre les deux, et ce n'était pas si mal d'être protégés de cette surmédiation. Si on a su l'emporter aussi aisément à Metz, c'est peut-être aussi parce qu'on ne nous attendait pas »*. Et Cyrille Magnier de reprendre : *« Je me souviens que certains quotidiens ne furent pas très tendres avec nous cette saison-là : après notre défaite à Châteauroux, le journal L'Equipe avait présenté ce mauvais résultat comme la fin de toutes espérances lensoises dans l'optique du titre de champion. Ils avaient écrit : " Lens, le titre, c'est fini ". Cela nous avait vexés, d'autant que nous étions de vrais compétiteurs. Cet article en a galvanisé plus d'un au sein du groupe. Nous avions la rage »*. Mais, en ce 7 mai au soir, le journal sportif a tout de même changé son fusil d'épaule. Et la France du foot vit désormais en attente de ce qui se fera à Auxerre et à Metz ce week-end. A se demander quel camp sera choisi par les Dieux du ballon rond pour y faire la fête.

Le rendez-vous est proche cette fois. Et certains se plongent dans la réflexion. Cyrille Magnier se remémore un moment à part dans la saison. Celui qui les a probablement fait basculer du statut de potentiels

candidats pour une place européenne à celui de grands prétendants à la place de leader de Ligue 1. Et, Leclercq n'est une nouvelle fois pas étranger à cette prise de conscience : *« C'était un peu plus tôt dans la saison. Un matin, je crois que c'était un matin, il nous a pris, un par un, dans les vestiaires devant tous les autres partenaires. Il nous regardait fixement et nous disait : "Toi, tu veux être Champion de France ?". Evidemment que tout le monde répondait, à son tour, par l'affirmative. A partir de ce moment, nous étions devant nos responsabilités. Il ne fallait pas que cela soit des paroles en l'air. Daniel n'aurait pas aimé cela. On avait donc une ligne de conduite à suivre. Notre comportement et notre attitude sur le terrain devaient alors être à la hauteur de ce vœu prononcé devant tout le monde. A cette question, quand nous répondions "Oui, coach", cela voulait dire quelque chose. Il s'est passé un truc à ce moment-là. C'est le genre d'instant qui vous marque quand vous êtes joueur. Ce n'est pas commun »*. Micka Debève sourit à l'évocation de cet épisode si particulier : *« J'étais le premier à répondre juste avant Fred Déhu. Bien sûr, je lui ai dit "oui". Mais, je savais qu'après il allait falloir être à la hauteur. Tout le monde a répondu à Daniel Leclercq par l'affirmative et là, on s'est senti fort. Tout le monde savait que les autres étaient prêts et convaincus à aller chercher ce Titre »*. A la fin de la ronde, un jeune formé au RC Lens : *« Quand le coach m'a regardé et m'a dit : "Yoann Lachor, voulez-vous être Champion de France ? Allez-vous tout faire pour cela ? ". Cela m'a marqué. Je me suis dit : "Maintenant c'est du sérieux ! " »*.

Il fait chaud dans les cœurs et le week-end est là, à portée de doigts. En ce jeudi soir, le président Martel passe, comme de coutume, "Chez Paulo" à Avion. Ce petit café coincé sur la route d'Arras est le repère du président lensois. Le patron est un de ses amis intimes, un supporter du Racing aussi. Il a connu le dernier grand événement du Club sur la scène nationale. C'était en 1975. Au beau milieu des fidèles Sang et Or, « Paulo » avait vu Saint-Étienne s'imposer en finale de la Coupe de France.

Depuis le début de semaine, Gervais est sur des charbons ardents. Arsène raconte : *« C'est simple, il est tout le temps stressé. Alors là, il l'était plus que jamais. On venait de perdre à Paris et dès qu'on perdait, on le voyait un peu plus. Il était capable de nous engueuler pour un match perdu, et de nous encourager de toutes ses forces pour le prochain match aussitôt après. Tous les dirigeants étaient inquiets. Les Doré, Collado, Plet et Martel n'en menaient pas large »*. Daniel Leclercq de confirmer : *« Il était dans un bel état le président ! Après la finale de la Coupe, il nous a tous offert un petit cadre. Il était inscrit : " Ce n'est pas grave. Le président Chirac n'était pas là. Cette défaite ne compte pas. " C'est vrai Jacques Chirac n'était pas au Stade de France et n'avait pas pu saluer mes joueurs comme le veut la tradition. Ce petit cadeau du président Martel, au début de la semaine d'Auxerre, nous a forcément marqués. Il avait toujours le don pour dédramatiser quand il fallait le faire, même si cela devait bien bouger à l'intérieur. C'est vrai que Gervais était chaud bouillant cette semaine-là. Alors, je ne vous dis pas à 48 heures du match... »*

Il fait lourd sur l'Artois en ce vendredi, jour férié. Alors que les commémorations du 8 mai se multiplient pour célébrer les 53 ans de l'armistice, à Tassette l'ambiance est celle d'une veillée d'armes. Une véritable armée de fans est présente pour essayer d'entrevoir ses braves soldats. Une veillée d'armes qui s'effectuerait, dans n'importe quel club du Monde, à l'abri des regards indiscrets. Mais, Lens est encore Lens cette année-là. Et il possède, à la tête de son équipe fanion, un homme dont les veines sont irriguées de Sang et d'Or depuis des lustres. Depuis presque toujours. A la surprise des badauds grimés des mêmes couleurs, il s'approche de la grille et en demande son ouverture : *« Ces gens sont là depuis le début de saison. Ils ont toujours été là. Certains ont connu les jours les plus noirs du club. Ils ont quand même le droit de profiter des beaux jours. »*

Vladimir Smicer, l'attaquant du RCL, est très concentré. Dans tout ce qui se fait, lors de la dernière séance, l'ex-joueur du Slavia Prague est à fond. *« Oui car la pression était grande. Cette défaite en Finale n'avait pas été facile à gérer. On s'est donc dit que, physiquement nous étions bien, que cette finale nous avait permis de garder le rythme alors qu'Auxerre, lui, n'avait pas joué ce week-end là. Que cela allait peut-être nous aider. On a surtout tout fait pour évacuer notre nervosité, même si, évidemment, elle était présente. »*

Yoann Lachor, lui, sait que le lendemain il foulera la pelouse de l'Abbé-Deschamps. *« Je le savais depuis le mercredi. Déjà, j'étais vraiment déçu de ne pas avoir pu participer à la finale de la Coupe. Je l'avais fait savoir.*

Mais le coach ne laissait rien transpar tre. Ce jour-là, j'ai rencontré un membre du personnel du Racing. Je lui ai dit : "Franchement, je suis encore d cu de ne pas avoir joué ce match". Il m'a répondu : "Ca ira mieux samedi, tu vas jouer ! ". Je n'avais pas compris le message. Puis il a répété : "Samedi, ce sera bien. T'inquiète pas, tu vas jouer ! ". J'ai donc compris. Je savais que j'aurai ma chance à Auxerre. J'étais donc un peu plus tranquille ».

Tony Vairelles, de qui, c'est sûr, le d clat peut venir samedi soir, ramasse les ballons en compagnie de Cyrille Magnier. *« Nous avons une relation privilégiée lui et moi. Cyrille partageait ma chambre en déplacement. Quand Christophe Delmotte est parti, la saison précédente, il s'est retrouvé tout seul. On a donc fait chambre commune l'année du titre. Avec Cyrille, cette première semaine de mai 1998, nous ne nous sommes pas mis la pression plus que ça. On ne s'est pas dit "Tu te rends compte de ce qui nous attend à Auxerre ?". On s'est juste dit qu'on avait perdu la petite finale au Stade de France, et que la grande finale nous attendait à Auxerre ».*

L'entraînement est terminé. La prochaine fois que les Lensois toucheront un ballon de foot tous ensemble, il aura tout intérêt à rouler dans le bon sens...

Daniel Leclercq décide alors de dévoiler son groupe. Celui qui sera amené à aller chercher le Saint Graal, à partir de 20H, ce samedi. Les noms apparaissent sans surprise. *« Warmuz, Marichez - Sikora, Wallemme, D hu, Magnier, Lachor, Méride - Arsène, Fo , Brunel, Ziani, Debève - Vairelles, Drobnjak, Eloi, Smicer ».* Hervé

Arsène est serein en regardant la feuille de ceux qui seront du voyage en Bourgogne. Il revoit aussi, le fil de la saison : *« Le premier match fut très important. Là, on jouait Auxerre à la maison et nous avons gagné 3-0. Au final, c'était un très beau match mais nous avons eu peur avant la partie. En effet, Lachor et Wallemme ne jouaient pas et Sankharé – un jeune du centre – connaissait sa première titularisation. Autant à l'aller, j'appréhendais, autant au retour j'étais serein. Comme on se battait pour le titre, j'étais sûr que des gars comme Foé et Déhu allaient courir comme des monstres. On était si fort que je me disais qu'il ne pouvait pas nous arriver grand-chose de méchant. Il fallait vraiment qu'en face ils soient costauds pour venir nous chercher. »*

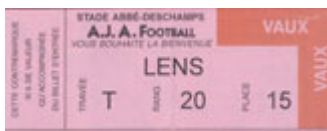
Chaque joueur retrouve son domicile familial. Le staff lensois a décidé de ne prendre la route d'Auxerre qu'au dernier moment, toujours dans le souci de ne rien changer à ses fameuses habitudes qui l'ont amené là. Ils attendront donc le samedi matin pour se retrouver. Mais, en ce vendredi soir, malgré la quiétude apparente, chacun sait qu'il jouera la plus belle rencontre de sa carrière demain. La plus importante aussi. Ce qui génère forcément une certaine anxiété au moment où chacun tente de trouver le sommeil. Vladi, pourtant si imperturbable d'habitude, l'avoue sans détour : *« La nuit du vendredi 8 au samedi 9 mai, j'avais du mal à m'endormir. Moi j'avoue avoir été assez nerveux. J'avais mal au ventre, je ne me sentais pas très bien. Même si j'avais confiance »*.

L'invulnérabilité déagée par le Racing Club de Lens depuis quelques mois désormais proviendrait-elle

d'une force supérieure ? Quasi mystique ? En tout cas, certains Sang et Or y croient. Tony Vairelles, dans sa maison de Liévin, ferme les yeux : *« Si j'avais fait la carrière qui était la mienne jusque là, c'est qu'IL m'avait aidé. Disons que j'ai juste demandé à Dieu de nous protéger. Et qu'il nous donne la force d'aller jusqu'au bout. Voilà ce qu'étaient mes prières »*. Jean-Guy Wallemme fait de même : *« Je suis très croyant. Alors, comme souvent j'ai prié. Je ne pensais pas que Dieu serait présent le lendemain soir. Avec tous les malheurs qu'il y a dans le monde, Il devait avoir autre chose à faire que d'aider un pauvre capitaine à être Champion de France à l'Abbé Deschamps. Cela dit, je pensais quand même qu'il enverrait un de ses potes pour nous aider ! »* Effectivement, s'il pouvait y avoir quelques représentants de la Divinité dans les travées auxerroises, dans quelques heures, ils seraient les bienvenus.

A 21H14, le soleil s'est couché sur l'Artois, ses terrils et ses chevalets. Demain, il fera jour. Un beau jour, forcément, pour devenir Champions de France...

Le jour sacré



En ce samedi matin, très tôt, Daniel Leclercq s'en va. Guesnain, petit village situé à proximité de Douai, dort encore. Tranquillement, comme à son habitude, Daniel enfille ses baskets Umbro, équipementier du Racing Club de Lens. Il prend son temps, croise quelques badauds et plante un premier pied dans ce 9 mai. Un premier pied planté dans le bois de Lewarde, Comme d'habitude. *« Chaque matin de match, j'avais le même rituel cette saison là. Vers 6H ou 6H30, j'allais courir une petite heure dans la forêt qui jouxte le Centre Historique Minier de Lewarde. N'allez pas croire que cela était seulement en relation avec l'histoire minière du RC Lens, c'était surtout qu'il s'agissait du bois le plus proche de chez moi ! Je rencontrais souvent quelques personnes. Elles me reconnaissaient. Elles me demandaient si elles pouvaient m'accompagner dans mon footing. Je répondais que non. Non pas parce que je n'en avais pas envie. Leur compagnie aurait pu m'être sympathique. C'est juste que j'avais besoin d'être seul. De courir à mon rythme. D'être*

seul avec moi-même. Pour pouvoir songer au match qui arrive. A ce que nous devrions faire dans quelques heures ».

Daniel passe ensuite sous la douche. Il monte au volant de sa voiture et rejoint Lesquin, où le départ de la grande aventure est prévu pour 9H du matin. Dans la salle d'embarquement, Daniel observe les visages de ses protégés. Hervé Arsène en fait de même avec son coach afin de sonder, quelque peu, l'humeur du Druide. *« Il ne laissait rien transparaître. L'émotion et la pression qu'il avait sur les épaules étaient très intérieures. Cela rejaillissait sur le groupe. Si tu vois ton coach stressé, c'est que ça ne tourne pas rond et ça te stresse aussi. L'aspect psychologique est très important. Pour moi, les meilleurs entraîneurs sont ceux qui arrivent à faire fi de leurs émotions en public, car ce sont eux qui mettent leur groupe dans les meilleures dispositions. Dans sa tête, je suis certain que ça bouillonnait cette semaine-là, mais ça ne se voyait pas. Ce sont des perfectionnistes, mais ils arrivent à se contenir ».*

Avant de monter dans l'avion, Jean-Guy Wallemme passe devant le kiosque à journaux. Pour autant, le capitaine lensois n'a pas besoin de lire les titres de la presse nationale pour savoir, qu'en ce jour que tout le Pas-de-Calais espère béni, une rencontre énorme l'attend à l'Abbé-Deschamps. *« On savait qu'on devait réaliser un grand match. On allait à Auxerre. Eux devaient nous battre pour se qualifier pour la Coupe d'Europe. Metz recevait Lyon dans le même temps. Les Lorrains devaient gagner pour être Champions tout en espérant qu'Auxerre*

nous batte. Quant aux Lyonnais, ils devaient prendre les trois points pour l'Europe ! Autant dire que tous nos destins étaient liés. Le nôtre, on l'avait réellement entre nos mains. On savait que cela passerait par nous, uniquement par nous. On allait donc à Auxerre pour gagner. Pour prendre un point, personnellement, je ne sais pas comment on fait. On ne peut pas calculer et se dire qu'on va chercher le nul. » L'hôtesse de la compagnie habituellement usitée par le club artésien peut fermer la porte de l'avion. La prochaine fois que les Sang et Or fouleront la terre de leur Région, ils seront les éternels seconds ou les héros.

Durant la petite heure qui sépare l'aéroport lillois de la Bourgogne, chacun s'occupe. Le silence est un compagnon de route très fidèle et la tension monte quelque peu en ce milieu de matinée. Tony Vairelles esquisse tout de même un sourire : *« J'ai pensé à Fred Meyrieu qui nous maudissait depuis quelques semaines. Lui qui attendait un faux pas de notre part. Un faux pas qui n'est jamais venu. Il nous appelait régulièrement et nous disait : "Vous me faites chier ! A chaque fois, on gagne. Mais vous aussi !" »*.

Cyrille Magnier est bien loin de toute considération envers son ex-coéquipier. *« Pour certains d'entre nous, cela faisait sept à huit ans qu'on évoluait ensemble. Je pensais donc très fort à Fred Déhu, Jean-Guy, Guillaume ou Siko. On avait appris à se connaître. L'entraîneur était celui qu'il nous fallait. Plus la saison avançait et plus je me disais : "pourquoi pas ?". Là, oui, je me suis dit :*

"C'est sûr, c'est écrit". Ce matin-là, c'est ce à quoi j'ai pensé. On allait chercher notre récompense ».

A 10H40, le commandant de bord demande à tous ses passagers d'accrocher leurs ceintures. La descente vers la piste d'atterrissage icaunaise se réalise sans problème majeur. Avant de poser le pied sur un territoire qu'il connaît bien – il a joué à Louhans Cuiseaux – Guillaume Warmuz jette un coup d'oeil par le hublot. *« Il faisait très beau sur la Bourgogne »*. Puis, il exécute un rapide tour d'horizon des visages de ses coéquipiers et un bilan : *« Nous étions tranquilles »*. En entrant dans l'aéroport d'Auxerre-Branches, les Sang et Or sont presque des voyageurs comme les autres. Daniel Leclercq est sorti le premier. Derrière lui, personne n'ose trop la ramener. *« A part peut-être Xavier Méride qui était toujours d'humeur égale et prêt à plaisanter »*, rigole encore le Druide.

Eric Sikora et Anto Drobnjak sont les derniers à poser leur séant dans le bus. La troupe Sang et Or peut s'acheminer tout doucement vers l'hôtel réservé pour l'occasion. Magnier se remémore l'arrivée à l'endroit où ils devaient tous finir de préparer LE match. *« Les dirigeants avaient choisi le même hôtel que d'habitude lors de nos déplacements à Auxerre. Tout avait été fait pour ne pas déroger à notre ligne de conduite. C'était une bonne chose. Il ne fallait pas bouleverser notre façon de faire sous prétexte que cette partie revêtait une importance plus grande. Dès notre arrivée, nous avons donc procédé à la traditionnelle promenade »*. Yoann Lachor s'en souvient comme si c'était hier : *« Le jour du*

match, on a fait une petite promenade. Elle fut de la même durée que d'habitude. Elle avait le même goût que toutes celles que nous avons effectuées jusque là ».

Hervé Arsène, de son côté, scrute chacune des réactions de ses coéquipiers. En grand frère. *« Moi, comme d'habitude, je suis resté toujours très naturel. Je ne suis pas du genre à parler mais à agir. Néanmoins, j'essayais toujours de rassurer mes coéquipiers, de leur dire des petits mots gentils pour les placer dans les meilleures conditions possibles ».* La petite balade s'achève alors que le soleil surplombe la demeure où logent les Lensois. Déhu et Brunel sont là à épier les faits et gestes du serveur de l'hôtel. Le repas va être servi. L'occasion sera belle de tous se regarder dans le blanc des yeux. Partager encore quelques moments de quiétude tous ensemble, avant le déferlement qui s'annonce pour la fin de journée.

Assis les uns en face des autres, les Sang et Or ont le droit au même régime alimentaire qu'à chaque déplacement. Comme Lachor le dit, dans un fou rire, *« nous n'allions tout de même pas manger autre chose que des pâtes ! Cela avait toujours été des pâtes jusque là. Nous n'allions pas, d'un coup, commander des tagliatelles au caviar juste parce que nous jouions le titre de Champion de France de Football le soir même ! ».*

Daniel Leclercq, lui, est plongé dans ses pensées. Tout est-il optimum ? Tout a-t-il été mis en œuvre pour que ses joueurs soient au top au moment de pénétrer sur la pelouse ? La pression populaire ? Il l'a habilement détournée en conviant tous les fans aux séances

d'entraînement. La pression médiatique ? Il a appris à faire avec, lors de cette saison qui est, rappelons-le, sa première en tant qu'entraîneur d'une équipe de Ligue 1. *« Au club, j'avais quelqu'un pour m'aider à gérer mes relations avec les médias et celles que j'avais en interne au club. J'ai beaucoup appris de Stéphane Bigeard en 1997/1998. Il m'a aidé à gérer mes relations avec le milieu qui entoure le monde professionnel, avec la presse notamment. Je suis persuadé que si je suis un bon entraîneur aujourd'hui, c'est grâce à lui »*. Sûr qu'à ce moment-là, Leclercq songe au public de Bollaert. A tous ceux qui, un jour, ont été contaminés par le virus du Racing Club de Lens.

D'ailleurs, où en sont nos valeureux supporters ? On les avait quittés du côté de Tassette. On les retrouve dans les rues adjacentes du stade de l'Abbé-Deschamps. Les artères de la cité auxerroise arborent un joli mélange de bleu, de blanc, de Sang et d'Or. Certains sont là depuis la veille. La plupart posent pour la postérité avec leurs collègues bourguignons. D'autres sont à la recherche, encore et sans relâche, d'un billet pour ce soir. Un supporter lensois, les yeux grands ouverts, exprime une confiance assez détonante. *« On va être Champion de France. Moi je vous le dis. Ça c'est certain. Hier, alors que je passais une petite soirée avec mes potes dans le Pas-de-Calais, on s'est dit qu'on ne pouvait pas manquer ça. On se devait d'être là aujourd'hui. On a donc pris la route vers 2H du matin. Comme ça, sur un coup de tête. En arrivant, ce matin, on s'est dit que ce serait impossible de trouver une place. On a tenté notre chance. On était les premiers devant la billetterie. Une vieille dame a ouvert son guichet. Je lui ai demandé, sans conviction, s'il lui*

restait des places. Elle m'a dit "Oui, Monsieur, il y en a qui sont revenues de sections de supporters auxerrois. Je préfère vous prévenir, elles sont à 80 francs ! C'est cher mais c'est le seul prix qu'il me reste". Si elle savait que j'aurais mis vingt fois ce prix pour avoir une place ! Pour y être ! Alors, voilà, j'ai ma place. Je peux vous dire que c'est un signe ça. La chance est avec nous. Ce soir, on sera Champion de France. » Là-bas, les premiers bus venus du Nord pointent le bout de leurs carcasses. Et à l'intérieur, des centaines de fans prêts à se vider les tripes, ce soir en tribune, pour pousser leurs joueurs vers le sacre. Il est 14H30 et les chants artésiens ont déjà pris le dessus sur les chants locaux.

Bien loin de l'effervescence irrespirable dans laquelle est plongé le stade champêtre de l'Yonne, les joueurs du Racing Club de Lens entament leur sieste. Vairelles et Magnier partagent la même pièce. Pas de mots trop forts, juste des discussions normales, presque banales. Cyrille s'explique : *« Nous avons préparé ce match comme les autres. Avec Tony, on ne s'est pas mis la pression outre mesure. On savait où on allait. La sieste nous a fait du bien »*. Yoann Lachor ne dit pas autre chose : *« la sieste s'est vraiment déroulée normalement »*.

Smicer, quant à lui, n'est pas au mieux : *« Il y avait une grande intensité dans chaque instant que nous partagions à ce moment-là. Chacun vit les choses différemment selon sa personnalité. Certains le vivent tranquillement. D'autres moins. C'était mon cas »*. Hervé Arsène ne parle plus. Il est concentré sur ce qu'il va se passer ce soir. Et la sieste se déroule... dans les toilettes de

sa chambre ! *« Je prie avant chaque match, c'est comme un rituel. Dans la vie de tous les jours, je ne prie pas, mais pour le foot, si. Je me cache, je vais aux toilettes car je suis très pudique, mais je prie, oui. En 1998, je partageais ma chambre avec Jean-Guy Wallemme. Le 9 mai, il a dû se demander pourquoi je suis tant allé aux toilettes et pourquoi j'y restais si longtemps (éclat de rire) ! Je ne priais pas pour moi, mais pour le Club. Je ne pense même pas à moi, j'ai envie que mon Club réussisse, c'est tout »*. Après plusieurs incantations discrètes dans les toilettes de l'hôtel, le Malgache réapparaît. Le regard enjôleur et la mine satisfaite, il sait que l'heure est à la collation. La dernière de la saison.

Guillaume Warmuz et Marc-Vivien Foé attendent déjà leurs partenaires dans la salle à manger. Le portier artésien tient alors une conversation qui n'est pas franchement d'actualité. Mais qui a, au moins, le mérite de faire s'évader deux des principaux protagonistes de cette saison historique. *« Il faisait toujours aussi beau. J'étais assis à côté de Marco. Et il se met à parler de son avenir. Il doit signer à Manchester United dans les jours qui arrivent. Il sait que tout est réglé. C'était aussi le cas pour Stéphane Ziani qui allait s'envoler pour la Corogne. On discute donc du futur. Cette discussion reste gravée dans ma mémoire »*. Cependant, le match est omniprésent. Et son évocation est inéluctable. *« Marco et moi savions que nous venions de perdre en finale de la Coupe. On était donc dans un état d'esprit particulier. On ne voulait pas se manquer. On s'est dit qu'on allait jouer le titre de Champion de France. Et qu'il fallait aller le chercher »*.

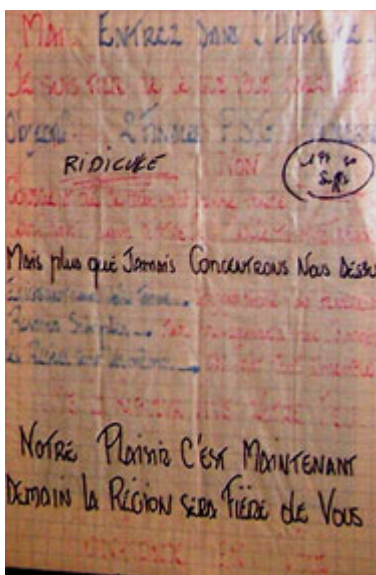
En apercevant les deux hommes, Daniel Leclercq se remémore forcément quelques moments délicats vécus par le groupe cette saison-là. Le Camerounais fait partie de ses clashes habituels qui jalonnent une année de vie en commun. *« Dans la vie d'un groupe, tout n'est pas toujours rose. Même au cours d'une saison réussie comme 1997/98, il y a eu des clashes. Par exemple, Foé blessé en début de saison, avait repris avec l'équipe de CFA. Comme il venait à peine de revenir, il n'avait pas été bon. Je ne l'ai pas retenu pour le match suivant, je souhaitais qu'il joue encore un match avec la réserve. Marco ne l'entendait pas de cette oreille et n'acceptait pas de jouer ce second match. Ca a été tendu entre lui moi pendant une semaine, on ne se disait même plus bonjour. Alors, Gervais Martel a convoqué Marco dans son bureau. Ce jour là, il y avait Jean-Luc Lamarche, François Brisson et moi-même. Le discours du Président a été clair avec Marc-Vivien : « Daniel Leclercq est responsable de l'équipe. S'il a décidé que tu ne jouais pas en Ligue 1 et que tu devais refaire un match en CFA, tu dois t'y tenir, c'est comme ça ». Une semaine après, tout était réglé. Marco avait compris quelle relation devait exister entre un coach et ses joueurs. J'en ai pleuré quand est arrivé ce que tout le monde sait, parce qu'après notre accrochage on était vraiment soudé tous les deux et on avait beaucoup de respect l'un pour l'autre ». Ce soir, face à Lachuer, Marco sera un titulaire indiscutable.*

Regroupés dans la petite cour de l'hôtel, tous les joueurs lensois sont présents. Wagneau Eloi se chamaille gentiment avec Christophe Marichez, le gardien remplaçant du Racing. Rapidement, la voix de François

Brisson, l'entraîneur adjoint, vient mettre un terme à ce dernier moment de rigolade. « *Allez les gars, il est 17H30, tous à la causerie...* »

Cette fois, Daniel Leclercq n'a plus le choix. Ses mots, il les a déjà choisis. Il va laisser parler son cœur. Comme il l'a toujours fait, et bien fait, depuis le moment où il a pris les rênes de l'équipe première. Tous assis devant lui, ses joueurs sont attentifs. Ils savent que l'heure est grave. Le coach explique : « *Je les ai regardés. J'ai surtout insisté sur le fait qu'il fallait dédramatiser tout ça. Que la finale perdue, c'était fini. Que la pression des media n'était rien à côté de tout ce qu'on avait réalisé depuis le début de saison. Qu'il fallait rester fidèles à certaines valeurs, à certains principes de jeu qu'on avait mis en exergue depuis le premier match de la saison. C'était face à Auxerre, le 2 août 1997* ».

A ses côtés, Leclercq a placé un paperboard, comme pour ne rien oublier. Différentes couleurs de marqueurs sont alors utilisées, mais toutes les phrases ont la même importance. Qu'elles soient en bleu, en rouge ou en vert. « *Je suis fier de ce que vous avez fait* » écrit-il en premier lieu. Puis, toutes découlent, une à une. Avec une vraie justesse dans les termes employés. « *Soyons conscients de ce qui fait notre force, soyons exigeants dans notre tâche, soyons encore plus généreux, restons simples, soyons plus professionnels que jamais, on fait tout ensemble, vive la rigueur et vive notre jeu* ». Autant de phrases qui touchent directement la vingtaine de personnes présentes devant le Druide. Yoann Lachor sait que son entraîneur est un maître dans la manière de



sublimar son équipe. « Il nous a sorti ce paperboard. Avec tous ces mots importants. Pour ça, il était très fort Daniel ! Quand tu lis ça, forcément que cela te fait quelque chose. Toutes ces phrases étaient « positives ». Il voulait que l'on soit « exigeant dans notre tâche », qu'on « reste simple » et qu'on « garde les mêmes règles de jeu ». Toute notre saison était résumée dans ces trois volontés inscrites, en bleu,

sur cette feuille de papier ».

Tout à l'heure, Cyrille Magnier aura fort à faire devant Stéphane Guivarc'h, le meilleur buteur de Ligue 1 avec 21 buts. Jamais, pourtant, Leclercq n'évoque les adversaires du jour. Magnier apprécie : « Je savais que Guivarc'h était un sérieux client. Mais, je le répète, on savait où on allait. On se sentait fort. Et nous nous sommes surtout efforcés de rester les mêmes. Et à se concentrer sur notre jeu ». Arsène acquiesce : « Daniel Leclercq s'appuyait toujours sur quatre piliers fondamentaux : la perfection dans le jeu, les supporters, la région et le Club. Ensuite, il demandait de jouer comme chacun savait le faire, sans soucier de son adversaire direct ou de la tactique de l'adversaire. Jamais, dans la saison, il n'a parlé du jeu d'en face. Il disait que c'était à

nous d'imposer notre façon de jouer et aux autres de s'adapter. A Auxerre, il a fait pareil. Cela nous procurait une grande confiance ».

Le principal intéressé l'avoue aujourd'hui : « Vous savez, on se ressemble un peu tous. Les joueurs et les entraîneurs, on est pareil. On sait ce qu'on veut entendre. J'avais perçu chez mes joueurs une envie d'être valorisés. Et ce, dès le début de saison. Ils en avaient un peu marre qu'on dise qu'ils ne formaient qu'une "équipe valeureuse", qu'ils étaient des "joueurs vaillants". Ils avaient vraiment envie qu'on parle d'eux pour autre chose, pour leurs qualités techniques notamment. Je me suis donc évertué à mettre l'accent là-dessus. Je voulais insuffler un certain état d'esprit. Et ce, dès les premières séances. Je voulais que tout le monde se sente valorisé. Et pas seulement les attaquants. On a donc favorisé certains enchaînements destinés à montrer de l'allant offensif et de la technicité à tous les coins du terrain. On a répété des phases de jeu qui allaient donner du plaisir à ceux qui les regarderaient, et à ceux qui les réaliseraient. On a fait cela toute la saison. Il fallait le refaire une dernière fois ».

Leclercq donne ensuite la composition de l'équipe qui débutera la rencontre. Pas de surprise majeure. Le 4-3-3 classique sera de la partie. Ce même 4-3-3 qui tient en admiration tout le football français depuis quelques mois déjà. Devant Warmuz, gardien du temple, Leclercq place la défense qui n'a pris qu'un but lors des quatre dernières journées de championnat. Sikora à droite et Lachor à gauche, deux joueurs nés dans le Pas-de-Calais. Eric à Courrières et Yoann à Aire-sur-la-Lys. Dans l'axe de la

défense ? La paire Wallemme-Magnier. Le Maubeugeois et le Portellois sont arrivés au centre de formation du Racing, ensemble, en 1984. Le milieu de terrain s'articulera autour de trois éléments incontournables. Fred Déhu jouera dans quelques heures son 197^{ème} match avec le Racing. Il sera associé, à la récupération, à Marco Foé, arrivé en provenance de Yaoundé juste après le Mondial aux Etats-Unis en 1994. Stéph' Ziani sera à la manœuvre comme il l'a magnifiquement fait cette saison, inscrivant même 11 buts en championnat. Quant à l'attaque, de qui on attend énormément en ce 9 mai, elle aura trois fous furieux pour la guider. Vladi Smicer, le technicien, sera chargé d'amener le danger. Tony Vairelles, l'infatigable, tentera de percer la muraille bleue et blanche. Anto Drobnjak, le finisseur, devra être réaliste, comme il le fut à 14 reprises depuis son arrivée en Artois.

Mika Debève sera donc sur le banc. Mais, loin d'être déçu, il écoute les paroles du coach jusqu'au bout : *« On avait tous conscience que c'était important, pour nous, mais aussi et surtout pour le club. On a tous pensé « Club ». Et Daniel Leclercq a mis en avant d'autres valeurs, comme la Région notamment, au travers de son discours et de son paperboard »*. Leclercq enfonce définitivement le clou. Il fait mouche grâce à son ultime phrase : *« Messieurs, demain toute une Région sera fière de vous »*. Oui, c'est vrai, si tout un pays va les guetter ce soir, c'est bien toute une Région qui n'attend plus que cela. Depuis 92 ans maintenant, elle attend. Impatiemment, elle attend. Il reste 90 minutes, les plus dures, les plus longues, les plus intenses. Et pourquoi pas les plus merveilleuses à vivre aussi ?

Il est 18H10. Dans le bus qui fait vrombir son moteur, Hervé Arsène est déjà installé. Il est l'un des premiers à coller son regard à la vitre du véhicule. Il attend le signal de départ pour le stade. Il sait qu'il ne jouera pas ce soir. Sur le banc de touche, Marichez, Méride, Brunel, Debève et Eloi seront en tenue et attendront un hypothétique signe de la main du coach pour faire leur entrée. « Vévé », lui, n'aura pas cette chance. Il est le dix-septième homme. Le dix-septième nom. Celui qu'on ne couche jamais sur la feuille de match en championnat de France. Il repense à cette causerie: *« Daniel a annoncé qui allait jouer parmi le groupe des 17. Je me suis retrouvé 17^{ème} homme. Je devais donc faire face. Mais je l'ai fait sans sourciller. Même quand je ne joue pas, mon premier rôle c'est d'encourager mes partenaires, de me mettre à la disposition du collectif. Je parlais surtout aux milieux de terrain car j'étais en concurrence avec eux. La concurrence était saine car tout le monde avait conscience que nous étions dans le même bateau. Si le bateau coule, tout le monde coule. J'ai fait en sorte qu'il reste à flot en relayant les paroles du coach, en insistant sur des détails qui se révèlent importants pour la suite »*. Le milieu lensois a d'ailleurs tout intérêt à rester vigilant. Certains regards peuvent aider des collègues qui ne sont pas tous au mieux de leur forme mentalement.

Vladimir Smicer est pensif sur son siège de bus. Le Tchèque n'en peut plus. Nerveusement, il est à bloc. *« A ce moment-là, je suis vraiment tendu. J'ai le cœur qui tape très fort. Je me revois petit lorsque je rêvais de gagner un grand championnat européen. Je suis vraiment ému, mais je demeure très nerveux. Tous ces sentiments se sont*

accélérés en arrivant dans la ville d'Auxerre. Quand le bus entre à proximité du stade, je ne vous dis pas dans quel état j'étais ! ». Les Sang et Or ne croisent pas de supporters en pénétrant dans le stade. « *Il valait peut-être mieux* » plaisante finalement Smicer...

Les sacs sur l'épaule et des envies plein le cœur, voilà comment les Lensois traversent le couloir les menant aux vestiaires. Les sourires se crispent et chacun essaie de ne pas trop penser à ce qui arrivera, fatalement, dans moins de deux heures. Gaétan Huard, devenu consultant pour une chaîne câblée, croise son confrère Christophe Josse. Les équipes techniques de Canal Plus sont déjà sur place. Ce soir, c'est Multiplex sur la chaîne cryptée. Les matches de la soirée ? Cannes-Guingamp, Monaco-Bordeaux, Châteauroux-Paris, Le Havre-Marseille, Bastia-Nantes, Rennes-Toulouse, Strasbourg-Montpellier, Metz-Lyon et Auxerre-Lens.

Nul doute que les téléspectateurs auront droit à un incessant va et vient entre les deux derniers cités. Le titre de Champion de France fera son difficile jusqu'au bout. Après 3210 minutes de jeu depuis le début de saison, il n'a pas encore choisi son camp. Il sait qu'il devra prendre une décision dans les heures qui viennent. Tel un joli minois qui a le choix entre deux magnifiques prétendants lui faisant ardemment la cour, le sacre ne sait toujours pas sur lequel déposer son baiser enivrant, celui du bonheur suprême. Alors, Metz et Lens continuent de faire de la séduction, de se montrer sous leur plus beau jour pour s'attirer les faveurs de la récompense nationale. A Saint-Symphorien, on assure que les Lorrains méritent le titre,

parce qu'ils ont été leaders de L1 pendant une très longue partie de la saison. Cependant, dans le parcage visiteur à Auxerre, on jure que c'est au Racing de décrocher le gros lot. Il a gagné à Metz le 29 mars dernier (0-2), et il produit un jeu d'attaque qui réconcilie forcément tous les amoureux du ballon rond avec un sport devenu tellement calculateur en quelques années.

Yoann Lachor pose ses affaires dans l'exigu vestiaire de l'Abbé-Deschamps. Puis, il décide d'aller tâter la pelouse. Plus pour s'imprégner, un peu, de l'atmosphère de ce match si spécial que pour choisir la longueur de ses crampons. *« Chacun vit son avant match très différemment. Certains s'isolent avec un ballon dans les mains. D'autres le font avec un walkman. Personnellement, j'ai toujours eu besoin de parler, de beaucoup parler, de penser à autre chose et ne pas me focaliser sur l'heure et demie de foot qui va arriver. Alors, ce soir-là, j'ai fait pareil ».* L'arrière gauche du Racing papote avec Philippe Brunel, dit "L'Ecureuil". Les deux compères discutent de tout sauf de football. Ils regardent un peu en tribune présidentielle. Ils y croisent des silhouettes familières. Celles des dirigeants lensois, notamment, qui prennent petit à petit leurs marques dans l'enceinte auxerroise.

Anto Drobnjak et Stéphane Ziani se placent tout discrètement derrière le banc de touche qui sera celui des Lensois ce soir. Ils effectuent un rapide tour d'horizon du stade. Les yeux des deux joueurs artésiens s'arrêtent alors quelques instants sur la tribune réservée aux fanas du club minier. Beaucoup sont déjà présents. Un *« Allez Lensois,*

tes supporters sont là » de circonstance donne le ton d'une soirée qui s'annonce haute en couleurs. Le chant est repris par de nombreux supporters de Lens placés dans les autres tribunes. Guy Roux a perdu son pari : il y aura, au bas mot, 3000 écharpes Sang et Or dans ses travées.

Il est 19H17 et Daniel Leclercq observe avec attention les attitudes de chacun de ses gars. Déhu est déjà prêt. Wallemme enfile sa chaussure droite. Méride met une petite tape amicale sur la nuque de Warmuz. Magnier se désaltère. Des gestes simples. Des moments de vestiaire comme il en existe partout sur la planète-foot avant une rencontre. Cependant, ce soir, chaque instant prend un degré de gravité supplémentaire. René Mignon, le kiné de l'équipe première, se tient à disposition de tous pour prévenir les possibles petits bobos. Arsène, lui, sort des toilettes pour la vingtième fois de la journée. Il vient de parler à Dieu. Il sait qu'il transmettra à ses coéquipiers la force nécessaire pour aller chercher ce qu'ils sont tous venus conquérir.

Le filet à ballons est de sortie. Tony Vairelles ouvre la porte des vestiaires. L'échauffement va pouvoir débiter. *« Je me souviens que nous nous étions échauffés sur la pelouse de l'Abbé Deschamps, chose qui est assez exceptionnelle puisque, à Auxerre, Guy Roux faisait toujours tout pour que nous nous échauffions sur un terrain annexe. C'est quand même formidable ça ! C'était n'importe quoi d'ailleurs. Guy Roux, il ne fait jamais comme les autres de toute façon. Mais, ce 9 mai, nous nous étions préparés directement sur le terrain de match »*.

Derrière la Tribune Vaux, celle des supporters venus du Pas-de-Calais, c'est la cohue. Les places, au marché noir, se vendent à prix d'or. Les dirigeants locaux ont décidé de remettre un maximum d'invitations aux jeunes footballeurs du coin. Devant le flux continu de voitures estampillées RCL, les prix flambent, mais chacun y trouve son compte. Les footballeurs en herbe se font un peu d'argent de poche. Les automobilistes pourront assister à cette partie qui va débiter dans moins d'une demie heure maintenant. Dans tous les coins de l'Abbé-Deschamps, des CRS et des stadiers viennent guider les supporters lensois. Ils les emmènent, là, où chacun voulait secrètement être placé, avec tout le peuple du Nord, là bas dans ce coin de tribune. Elle va déborder, c'est sûr. Ils sont trois par siège mais, quand on veut, on peut. Alors on se serre, on lève les mains et on suit la cadence « *Allez Lensois... Allez Lensois... Allez Lensois... Allez les Sang et Or...* »

Hervé Arsène hallucine à la vue de ce parcage extraordinaire. « *Ce n'est réellement qu'à l'entrée sur le terrain, pour l'échauffement, que l'on voit le parcage visiteurs bondé et des lensois dans les autres tribunes de l'Abbé Deschamps. Là, tu sais que ce n'est pas un match ordinaire. Bien sûr, on le savait déjà, mais on en prend d'autant plus la mesure quand on voit cet engouement* ». Smicer, entre deux étirements, salue ses fans qui l'acclament. « *Ils étaient partout* » se rappelle aujourd'hui l'attaquant lensois. Vairelles prend, lui aussi, conscience de l'événement : « *On s'est dit, en regardant le parcage de supporters lensois, qu'on pouvait marquer l'Histoire du club* ».

Guillaume Warmuz se concentre sur les frappes d'André Lannoy. Il sait que, ce soir, s'il ne prend pas de but, il sera Champion de France. Alors, il s'applique dans tout ce qu'il fait. *« Jusqu'au bout, dans ma préparation, je suis resté attentif. Je n'ai rien laissé au hasard »*. Puis, en meneur naturel qu'il est, il s'approche du rond formé par tous ses coéquipiers. Le portier lensois vient se placer à quelques mètres de ses partenaires. Il les regarde fixement et crie, comme il le fait à chaque match, quelques conseils. *« Toujours les mêmes mots »*, raconte un Arsène hilare. Warmuz : *« On ne lâche rien les mecs, on prend tout ! »*. Comme le souligne alors un Hervé Arsène au top de sa forme : *« Et puis, ce soir, il y a vraiment quelque chose de bien à prendre, n'est ce pas ? »*. Comment lui donner tort ?

L'échauffement s'achève. Dans six minutes, les Sang et Or pénétreront sur le carré vert. Tout le monde est à sa place et les joueurs lensois retrouvent, brièvement, le calme de leur vestiaire, avant la terrible tempête. Debève est confiant : *« On partait pour gagner. C'était la même équipe que d'habitude, avec nos trois attaquants. Le football est fait pour jouer avec des avants. C'est peut-être plus difficile pour les milieux mais on est d'autant plus motivés quand on sait que devant soi, on a des gars comme Vairelles, Ziani et Drobnjak, qui sont capables de placer un pion n'importe quand »*. Jean-Guy Wallemme, en bon capitaine, tape dans la main de tous ses coéquipiers. *« A ce moment-là, je me concentre sur l'intérêt général. Celui de l'équipe. Je ne pense qu'à ça ! »* Avant de sortir dans le couloir qui mène au cher gazon de Guy Roux, tous jettent un dernier regard sur le

fameux paperboard du coach. Là, une phrase forte, toujours. Celle qui fait comprendre que la réussite doit être cueillie avec détermination et panache. « *Notre plaisir, c'est maintenant* ». Oui, le plaisir, c'est maintenant, ou peut-être jamais.

Marichez balance, à la cantonade, un dernier « *Allez les gars* ». Gervais Martel serre la main, comme d'habitude, de tous « *ses garçons* ». Magnier paraît détendu : « *Bien sûr, on a toujours un peu de stress avant un match. Mais, dans le couloir avant de rentrer, ce jour-là, je n'avais aucune pression particulière. Et puis, ce n'était pas la finale de la Coupe du Monde, c'était le championnat de France ! Même si, évidemment, c'était un match très important. Mais il l'était tout autant que les 33 qui l'avait précédé* ».

Vairelles scrute un point imaginaire au bout du couloir. Déjà prêt à se défoncer, il croit très fort en son destin : « *On avait foi en nous. On restait sur une incroyable série de sept victoires consécutives. Il était impossible d'avoir tenu jusque là et de craquer sur la dernière marche* ». Lachor est dans sa bulle : « *Autant je parle avant le match, autant, une fois dans le couloir, je suis concentré. Je suis tellement dans le match à ce moment-là, que même si un ami proche venait me saluer à cet instant, je ne le verrais pas. Mais, on sait tous qu'on a notre destin entre les mains. Un match nul nous suffit Là, je dois y aller. On doit tous y aller. Il n'y a plus le choix* ». Cette fois, nous y sommes. Il n'y a plus à reculer, juste à tout donner et à offrir le premier titre de sa longue et riche histoire au Racing Club de Lens...

Samedi 9 mai, 20H



A 20H, Gervais Martel se signe en jetant un regard au ciel. Monsieur Batta peut donner le coup d'envoi dans une ambiance menée, comme il se doit, par le parcage lensois. L'équation est simple à ce moment-là. Tout se jouera à distance, entre Auxerre et Lens d'une part, entre Metz et Lyon d'autre part. Les Auxerrois sont obligés de s'imposer pour espérer la qualification européenne sans passer par la case Intertoto. Lens peut se contenter d'un point pour être sacré. Il faudrait, en cas de résultat nul en Bourgogne, que les Messins s'imposent par sept buts d'écart face à Lyon pour venir coiffer le Racing au poteau. Autant dire qu'ils n'ont pas de temps à perdre.

A Saint-Symphorien, devant 17 952 spectateurs, les hommes de Joël Muller se ruent donc en direction des buts adverses. Uras, le défenseur de l'OL, apprécie mal la trajectoire d'un ballon. Sa tête est totalement dévissée et le

cuir s'en va traîner dans la surface de réparation de Grégory Coupet. Bruno Rodriguez, le buteur du FC Metz, ne se fait pas prier. Reprise du plat du pied et le ballon se fige dans la cage. Fred Meyrieu peut laisser éclater sa joie. A 20h04, le scénario tant craint par les supporters Sang et Or est déjà en route. Metz mène 1 à 0. Les Artésiens le savaient déjà, mais ils en ont une rapide confirmation : ils ne devront compter que sur eux-mêmes.

Sur le banc, à Auxerre, l'info passe vite. Malgré l'ordre délivré par le coach de ne pas se préoccuper des autres, le banc de touche est rapidement au courant de l'évolution de la situation. Lens est toujours Champion. Mais cela ne tient plus qu'à un fil. Celui d'un but auxerrois. Micka Debève a compris : *« Sur le banc, on sait que Metz vient d'ouvrir le score, puisque les commerciaux écoutent le match. L'ordre avait pourtant été donné de ne rien dire aux gars sur le terrain, ni aux coaches. Philippe (Brunel) et moi sommes au courant que Metz mène contre Lyon »*. Hervé Arsène, même s'il sait qu'il n'entrera pas en jeu ce soir, a obtenu le droit de s'asseoir sur le bord de la pelouse. *« Je suis sur le banc. Je ne veux pas être au courant du résultat de Metz »* Mais l'attitude de ses voisins ne trompe pas : *« Je comprends tout de suite que Metz a marqué »*. A quelques mètres de là, Daniel Leclercq a l'oreille curieuse. C'est ce que croit Debève. *« Je pense que le coach ne le laisse pas transparaître mais il connaît le score de Metz-Lyon »*. Si tel est le cas, cela ne le perturbe pas.

Le Druide, observe, en ce début de match, une équipe lensoise conquérante. Le stress n'a pas l'emprise

redoutée sur ses joueurs. Le Racing joue d'entrée dans le camp d'Auxerre. Il se procure d'ailleurs la première opportunité. Smicer trouve les filets de Charbonnier. Malheureusement, l'attaquant du RC Lens, est signalé logiquement en position de hors jeu. *« Je me souviens très bien de cette action. Stéphane Ziani me livre un bon ballon et je marque. Jamais, je ne pense être hors-jeu. Je crois que je viens d'ouvrir le score. Par la suite, je n'ai jamais revu cette action mais, on m'a dit que j'étais vraiment hors-jeu de quelques centimètres. C'est vraiment dommage, car j'ai provoqué une fausse joie à beaucoup de supporters lensois (rires) ! »*. Lachor ne s'en émeut pas : *« D'où je suis, je vois nettement que Vladi est hors-jeu. Je n'ai même pas le temps d'y croire. L'arbitre de touche lève son drapeau quasi immédiatement ! »*.

Dans ces premières minutes de jeu, l'arrière gauche n'est absolument pas tendu. Il se retrouve même à discuter avec un de ses adversaires. Ce qui n'est pas franchement du goût de son capitaine. *« Je me souviens de l'attitude de leader de Jean-Guy. D'ailleurs, il me fait une remontrance en début de match. C'est l'époque où Auxerre joue encore en 4-3-3, avec un marquage strict. Personnellement, je passe donc la soirée avec Arnaud Gonzales, l'attaquant bourguignon. A un moment donné, alors qu'il y a un blessé, je commence à discuter gentiment avec Gonzales. C'est une discussion cordiale. Jean-Guy me regarde fixement et me dit : "Yo, avant le match je veux bien, après le match je veux bien, mais pendant je ne veux pas !". Il a raison, je suis là pour gagner ce match, pas pour parler avec mon adversaire direct. »*

Lens pousse et Auxerre contre. A la 14^{ème} minute, Sabri Lamouchi, le milieu de terrain de l'AJA, plante une flèche aiguisée dans les cœurs Sang et Or. Une action rondement menée et Warmuz s'incline. Auxerre ouvre la marque. *« Je perds mon duel avec Guivarc'h, raconte Magnier. Lamouchi frappe et Guillaume est masqué. Le ballon fuse et vient se loger au ras du poteau. Cela part mal »*. Oui, cela part mal. Sur la première incursion bourguignonne, le titre change de main. Il prend la direction de la Lorraine. Daniel Leclercq esquisse un sourire d'agacement : *« Vu du banc de touche, je vois que les joueurs sont atteints »*.

Dans ses cages, Gus repense alors au cruel scénario d'il y a une semaine. Lorsque Raï et Simone avaient profité des seuls ballons exploitables qu'ils avaient eu à se mettre sous la dent pour anéantir les rêves du RCL en Coupe de France. *« C'est, une nouvelle fois, le premier ballon que j'ai à toucher dans un match et une nouvelle fois, il finit au fond. Là, je me dis que ce n'est pas possible. Qu'on ne peut pas tout perdre. Que la roue va bien finir par tourner. Qu'il faut forcer notre destin. Mais oui, à ce moment-là, je revois se dérouler la finale de la Coupe. Et, je me dis qu'on est maudit »*. Arsène a la même sensation : *« Après le but d'Auxerre, tu as l'impression que la situation de Paris se reproduit, c'est inquiétant »*.

A Metz, Patrick Razurel, le secrétaire des Grenats, informe son président, Carlo Molinari, de la nouvelle. Un frisson parcourt alors les travées messines. Le club, qui avait perdu sa place de leader au soir du 29 mars lorsque le

RC Lens s'était imposé en Moselle, retrouve son fauteuil de Champion virtuel.

Malgré ce coup du sort, les joueurs lensois évitent de paniquer. Lachor remarque qu'aucun découragement ne vient entamer l'allant des Sang et Or malgré ce premier quart d'heure difficile. *« Il y a un truc qui m'a marqué. Durant toute la saison, dès qu'on prenait un but, personne ne faisait de remontrances à qui que ce soit. L'erreur de l'un était tout de suite digérée par les autres. Quand Lamouchi marque, on sait que la situation se complique. Mais Guillaume ramasse le ballon dans ses filets. Il le relance en direction d'Anto et de Tony. On fait l'engagement et personne ne fait de remarque désagréable à un coéquipier. Il y a une telle force en nous, et une telle solidarité, qu'on sait qu'on peut égaliser n'importe quand. Même si évidemment, ce but change pas mal de choses... »*

Les Sang et Or décident de ne rien lâcher. Ils n'en ont pas le droit. Vairelles, véritablement déchaîné, percute et voit sa frappe fuir le cadre pour quelques centimètres. Sikora subit ce même triste sort. Monté de son poste d'arrière droit, il tente sa chance. Le ballon flirte avec le poteau droit de Charbonnier. Gervais Martel n'en croit pas ses yeux. Malgré une domination constante, ses joueurs ne parviennent pas à trouver la faille. Celle qui leur rendrait le titre. *« On prend un but sur leur première occasion franche, se souvient Vairelles. Mais on joue bien. Lionel, le gardien bourguignon, arrête tout ! Il y a surtout une frappe qui lui arrive en première période. Un ballon enroulé que je vois au fond. Il va le chercher d'une manière incroyable. Aujourd'hui encore, je me demande*

comment il a fait ça ! D'ailleurs, Lionel se blesse sur cette détente là, et Cool le remplace », poursuit un Vairelles admiratif devant les prouesses de Charbonnier. Le nouvel arrivant sera-t-il plus simple à battre que son prédécesseur ? Sur l'action suivante, le ballon dégagé par Cool revient sur Anto Drobnjak. Le buteur monténégrin bute une nouvelle fois sur un os. Un portier en état de grâce peut-il en cacher un autre ? Ou Lens parviendra-t-il à forcer la décision ?

Debève, assis aux côtés de Xavier Méride, l'espère sincèrement. *« C'est délicat de le vivre de cette manière. On ne peut rien faire. Après le but de Lamouchi, je suis abattu sur le coup. Après un petit moment de doute, je vois que la réaction est positive sur le terrain. Il faut continuer à y croire. On attaque à tout va. C'est vraiment une belle réaction ».*

Cyrille Magnier, accroché comme il le peut aux basques de Guivarc'h, voit tous ses coéquipiers de l'attaque se démener en vain. Le doute ne le saisit toujours pas : *« Cela te fait chier, ça c'est sûr. Tu vois cependant que tu joues bien et que tu peux revenir à tout moment. Tu te dis "Merde quand même, on domine, cela va bien finir par rentrer !" . Il n'y a pas d'inquiétude car on sait qu'on peut revenir. On s'en sent franchement capable ».* Le défenseur du Racing ne veut pas savoir ce qu'il se passe à Metz : *« Je ne m'en préoccupe absolument pas. On sait qu'on a notre destin entre les mains. Que si on égalise, on est champion, ou alors, il faudrait que Metz gagne par sept buts d'écart. C'est impossible. Un but de notre part et on est champion. C'est ce que je me dis ».* Un but suffit en

effet, mais une nouvelle réussite auxerroise viendrait sérieusement condamner les espoirs artésiens. Guivarc'h, encore lui, passe tout près de remettre ça. Sur une contre-attaque, forcément, l'Ajaïste fait preuve de roublardise. Son centre-tir trouve la base du poteau de Warmuz. Cette dernière tentative auxerroise met fin à une première période très alerte.

En dépit de la pression qui règne sur l'Abbé-Deschamps, le jeu pratiqué, essentiellement par le Racing, n'a pas permis aux spectateurs et aux téléspectateurs de s'ennuyer une seule minute. Dans la tribune réservée aux visiteurs, les mines sont pourtant graves. A 20H48, les deux équipes rejoignent leurs vestiaires respectifs. Auxerre mène 1 à 0. Lens, lui, n'est plus Champion.

Le silence est lourd, pesant même. Lorsque tous les joueurs du Racing se posent à leur place, une certaine frustration marque chacun de leurs visages. Daniel Leclercq reste lucide et demeure objectif par rapport à l'excellente prestation des siens dans ces 45 premières minutes. Il se remémore ce moment. *« Je fais tout pour les rassurer. Il ne faut pas se décourager. Nous ne sommes pas irrémédiablement voués à l'échec. J'insiste sur le fait qu'on a réalisé de grandes choses en première mi-temps, qu'on doit continuer, que cela va passer. Je rappelle qu'il est important de laisser une trace dans l'histoire du club. Qu'il reste une mi-temps pour cela. Intérieurement, je n'ai aucun doute. On est trop bon ce soir pour perdre ce match ».*

Ses joueurs l'écoutent attentivement, avant de prendre conscience, tous ensemble, que la roue va tourner. Lachor confirme : *« Nous sommes énervés. Alors, nous ne nous asseyons que quelques secondes. Puis, tout le monde se met debout. On passe toute la mi-temps debout autour de la table. Jean-Guy prend la parole. Il a les mots justes. Il a un charisme naturel Jean-Guy, et ses paroles sont importantes à ce moment-là. Il ne faut pas faire n'importe quoi, continuer à pousser, et enfin, mettre ce but qu'on mérite. Il ne reste plus qu'à concrétiser »*. Debève se repasse la scène : *« Après un moment de calme plat, tout le monde se lève d'un bond et se révolte. Jean-Guy et Guillaume, deux gagners au caractère bien trempé, prennent la parole : "On n'a pas le droit de lâcher. On a plus le choix, il faut y aller ! Toujours donner plus ! ". Cela marque nos esprits avant de reprendre cette partie »*. Guillaume Warmuz assume son statut de cadre : *« A la mi-temps, c'est très simple. Il y a d'abord un grand silence. Un énorme silence. Puis, certains joueurs, dont moi, prennent la parole. Je dis qu'on ne peut pas tout perdre. Je demande à mes coéquipiers d'y croire très fort. Je souligne qu'on n'a pas fait de nul de la saison à l'extérieur, mais que celui-là on va aller le chercher tous ensemble. J'insiste sur le fait qu'il ne faut pas douter. Pas maintenant »*. Jean-Guy Wallemme abonde dans le sens de son gardien : *« Je parle beaucoup. C'est ma responsabilité de capitaine. On a réalisé une bonne première période. J'insiste là-dessus. Je le répète plusieurs fois »*.

Vladimir Smicer, quant à lui, arbore un large bandeau sur le crâne. Il s'est blessé en première mi-temps. Il va devoir céder sa place. *« Je me suis heurté à un*

défenseur auxerrois en première période. Les soigneurs m'ont posé un bandeau sur la tête. Cela s'avère pourtant insuffisant. J'annonce à Daniel Leclercq que je ne me sens plus trop bien. Je lui dis " Coach, j'ai mal à la tête, je ne peux plus reprendre". Je ne me sens plus capable de jouer à 100%. Il vaut mieux laisser ma place. Wagneau me remplace donc. »

Dès que Wallemme apprend l'entrée en jeu de l'attaquant haïtien, il le prend un peu à part du reste de la troupe : *« Je me souviens qu'en tout début de saison, lors du stage de préparation à Alfortville, il nous avait fait très mal. Au cours d'une séance d'entraînement, il nous avait vraiment cassé les couilles. Il était en jambes et nous avait mis le bouillon, à nous, les défenseurs. A un moment, j'en avais eu un peu marre de lui courir après et je lui avais mis un gros tacle, un peu énervé. Daniel avait stoppé la séance sur mon tacle, craignant probablement que cela ne se termine plus douloureusement pour Wagneau. Alors, à la mi-temps d'Auxerre, je viens le voir et je lui dis : "Wagneau, souviens-toi d'Alfortville. Tu nous les avais brisées là-bas. Dans les 45 minutes qui viennent là, je ne veux plus voir les Auxerrois. Je ne veux voir que toi. Tu vas leur casser les couilles maintenant. Comme tu l'avais fait à l'époque. Il te reste 45 minutes, bouges toi le cul !"».*

Mickaël Debève, lui, ne sait pas encore s'il rentrera en deuxième période. Il se met donc au service de ses coéquipiers. *« C'est vrai que j'avais participé à plus de 30 matches cette saison, mais dans ces moments là, il faut savoir mettre sa fierté de côté. Et puis, le club passe avant tout. On n'a pas le droit de penser à soi. Le remplaçant se*

met à la disposition des titulaires, sans se poser de question ou avoir des arrières pensées. A la mi-temps, j'aide mes partenaires et je les encourage. Après, on se prépare mentalement pour éventuellement apporter en seconde période. On n'a pas le droit de ne pas être prêt sur ce genre de match ». Hervé Arsène tape encore dans les mains de ses coéquipiers. Il veut encore croire en une soirée qui chante. *« Je n'aime pas les gens égoïstes, qui râlent dès qu'ils ne jouent pas. Si tu aimes ton club, tu te dois d'avoir un comportement digne de ton amour ».* Avant de regagner le terrain, Magnier prononce ces mots : *« Un but et on est champion ! Un petit but, et on sera champion ! »*

Les Lensois sont les premiers à revenir sur la pelouse. Remontés, voire survoltés pour certains, les Sang et Or ont décidé de ne plus tergiverser. Ziani exhorte son ami Anto, Déhu hurle à qui veut l'entendre que cela finira bien par passer, Guillaume fait un petit signe discret au parcage lensois. Vairelles regarde Eloi. *« Je suis vachement pote avec lui. Et je sais qu'il peut faire de grandes choses ».* Il reste une mi-temps. Une petite mi-temps pour aller chercher le sacre de toute une carrière. Ils le savent.

Dès les premières secondes de la deuxième période, Capitaine Jean-Guy est rassuré. *« On repart sur le même rythme que la première ».* Warmuz demeure pourtant tendu : *« Les premières minutes, je les vis difficilement. Forcément, il nous faut revenir au score ».* Tony s'arrache encore de la tête mais Cool s'interpose.

Cela finira bien par rentrer. C'est sûr. C'est inéluctable désormais. La chance va tourner.

On joue la 53^{ème} minute. Une touche dans le camp lensois. Nous sommes sur le côté droit. Eric Sikora pour l'effectuer. Il trouve Stéphane Ziani à hauteur de la ligne médiane. Le stratège du Racing parvient à glisser le ballon à Fred Déhu. Là-bas, Vladi est attentif. *« Je suis sur le banc. J'ai déjà enfilé mon survêtement. Je vois surtout une passe lumineuse de Fred Déhu. Quel ballon millimétré il lui met le Fred ! »* Oui, c'est vrai, le ballon est millimétré. Une trajectoire de rêve. Une inspiration géniale. Un ballon travaillé de l'extérieur du pied qui prend tout le monde à revers. Tout le monde sauf un jeune fou nommé Yoann Lachor. Au prix d'une chevauchée effrénée, l'arrière lensois entre dans la surface. *« Ce but il est bizarre quand même, explique le héros du 9 mai. J'ai pas mal de chance. Déjà, intrinsèquement, Gonzales, qui me prend au marquage, va plus vite que moi. Je parle en vitesse pure. La passe de Fred est magique. Derrière, tout le monde se regarde du côté auxerrois. Danjou pense que Gonzales va venir me couper, comme prévu. Gonzales croit que Danjou va venir couvrir l'action. Ils se regardent tous. Moi, je me retrouve là, seul. Pas par hasard, mais disons que l'action est quand même peu banale car les Auxerrois commettent une erreur un peu inhabituelle chez eux »*. Lachor est légèrement excentré sur le côté gauche du but. *« Me retrouvant dans cette situation, je me dis que je dois délivrer un bon centre pour un coéquipier. Oui, je veux centrer ! Et là, j'ai un regard vers la surface de réparation. J'ai un grand moment de solitude car il n'y a strictement personne dans l'axe »*. Vairelles, Drobnjak et

Eloi sont bien pris au marquage. Yoann n'a aucune solution. Si ce n'est de tenter sa chance... Alors ? Alors, il met tout ce qu'il possède dans ce tir rasant devenu mythique. *« Je n'ai donc plus le choix. Je jette mon pied comme ça. Presque histoire de faire quelque chose. Je prends ce ballon du plat du pied gauche »*. La délivrance : *« Il passe à quelques centimètres du pied de Fabien Cool »*. Moment de folie à l'Abbé-Deschamps. La Tribune Vaux explose. Le Pas-de-Calais aussi. Lachor, bras en croix, implore ses coéquipiers de le rejoindre. *« A ce moment-là, je pense surtout à fêter ça avec mes potes. Je ne pense à rien d'autre. Ma réaction est celle-là. Le premier truc auquel je pense, c'est de fêter ça avec mes coéquipiers. D'ailleurs, j'ouvre mes bras tout de suite. Comme pour dire "J'ai marqué ! On a marqué ! Venez les gars !". Ce but, on l'attendait tous »*».

Le banc de touche est vide. Ils sont tous debout. Daniel Leclercq esquisse un nouveau sourire. Un sourire plein de plaisir cette fois. Gervais Martel laisse éclater toute son impatience. Jérôme Lepagnot, l'intendant du club, peut serrer le poing. René Mignon, d'habitude si pondéré, exulte. Hervé Arsène, ému, ne peut expliquer ce qu'il ressent à ce moment-là. *« Ce but de Yoann est extraordinaire. C'est beau. C'est fort »*. Smicer sait que ce but va tout changer : *« Quand je vois le ballon se figer dans les filets de Fabien Cool, je ressens tout de suite un soulagement en moi. Un poids en moins. Je me dis : "Maintenant, si nous tenons, nous serons Champions de France dans quarante minutes." Si on ne prend pas de buts c'est fini. Un superbe instant. Je regarde le parcage de supporters lensois qui vient d'exploser. Je me dis que*

quarante minutes c'est peu et énorme à la fois, mais qu'on va tenir. » Vairelles ne dit pas autre chose : « *Sur ce match, il est logique de revenir au score. Quand Yoann marque, je lui saute dessus. Et je sais que cela va suffire* ». Magnier est sur un nuage : « *Oui, pendant quelques instants, je suis complètement ailleurs. Tout simplement ailleurs...* ». Il reste pourtant encore beaucoup de temps dans cette douce soirée de l'Yonne. Mais la France du foot vient de comprendre que tout a basculé dans le sens du RCL.

Toute ? Pas vraiment. Au Stade Nungesser de Valenciennes, le club du VAFC reçoit Boulogne-sur-Mer en championnat de CFA. Le match ne revêt aucun enjeu. Alors, les supporters des deux camps écoutent Auxerre-Lens à la radio. Le bruit ambiant empêche toute bonne réception des informations. Et, parfois, elles peuvent être assez déroutantes. Un spectateur crie alors : « *But de Lachuer à Auxerre... But de Lachuer...* ». Un grand silence. Puis, soudain, l'info. La vraie. « *Non... Non... C'est Lachor ! But de Lachor à Auxerre!* ». Et les supporters valenciennois et boulonnais de chanter ensemble le bonheur d'une Région. « *Allez les Sang et Or...* ». Ils rejoignent tous les fans de Lens qui viennent d'entrer en transe.

A Metz, l'intensité de la rencontre a bien faibli depuis le but précoce de Rodriguez. Mais l'info, là aussi, trimballe les supporters lorrains d'un extrême à l'autre. « *But de Lachuer à Auxerre...* » Grondement de plaisir. L'AJA mènerait 2 à 0 et le FC Metz s'envolerait vers son premier titre ? Grondement de rage finalement. C'est bien

Yoann Lachor qui vient de marquer. Et c'est bien Lens qui est à nouveau devant au classement.

A l'Abbé-Deschamps, Guy Roux essaie de replacer ses joueurs sur les bons rails. Mais rien n'y fait. Le Racing propose un football total. Presque irréel. Gus, dans ses buts, reste malgré tout très vigilant. « *Il faut tenir. Malgré le peu d'occasions que se procurent les Bourguignons, je me dois de rester très attentif. Je suis très concentré sur ce qu'il se passe. J'essaie de ne pas me disperser* ». Eloi apporte de la fraîcheur sur le côté droit. Il percute, élimine encore Rabarivony. Son centre trouve Vairelles mais le ballon est une nouvelle fois capté par un Cool qui voit les vagues artésiennes déferler inlassablement vers son but.

Jean-Guy Wallemme, de son poste de libero, est impressionné par la volonté des siens d'aller jusqu'au bout, de ne pas attendre le grand moment mais de tout faire pour qu'il arrive plus tôt que prévu par le biais d'un second but libérateur. « *On ne gère pas, on sait qu'un nul suffit mais on continue d'attaquer. On montre réellement ce qu'on a dans le ventre !* ». Leclercq vient de lancer Philippe Brunel dans le grand bain. Il demande à ses joueurs de continuer d'attaquer. « *Putain, Philippe, va devant !* », hurle-t-il. L'entraîneur lensois veut voir son équipe l'emporter. « *Personnellement, je ne veux qu'une chose : qu'on gagne ce match. Ce 1 à 1 ne me suffit pas. Un match de foot, ça se gagne !* ».

Un quart d'heure. Voilà ce qu'il reste dans ce championnat de France 1997/1998. Les Lensois donnent tout, forts et fiers comme les champions qu'ils rêvent de

devenir. Ils y sont presque, Vairelles apprécie alors l'attitude des anciens, ceux de l'arrière, les gardiens du temple. *« Toute la vieille garde des Jean-Guy, Cyrille ou Siko temporise nos ardeurs en fin de rencontre. Pourtant, jusqu'au bout, on fait tout pour gagner ce match. C'est notre objectif. Personnellement, en fin de match, je ne suis pas si anxieux que cela. J'avoue même, et cela peut paraître improbable, que je ne suis pas franchement pressé que cela se termine. Pour la simple et bonne raison que je veux être champion en gagnant ce match ».*

Smicer, lui, n'en peut plus. Il scrute le panneau lumineux qui surplombe les tribunes placées derrière chaque but. *« Je ne fais que ça ! Je ne le quitte plus des yeux. On maîtrise vraiment à ce moment-là. On sent une grande confiance en nous. Mais, comme en football il peut toujours se passer quelque chose, un mauvais coup de sifflet de l'arbitre par exemple, je me dis qu'il faut rester attentif. Même si, inconsciemment, je sais qu'on va aller au bout ».*

Marc-Vivien Foé s'envole une nouvelle fois sur un bon ballon de Stéphane Ziani. Sa tête est dégagée par le gardien adverse. Cyrille Magnier épie le Camerounais qui pique ce ballon de la tête. *« Elle est belle cette occasion pour Marco en fin de match. Cette attitude est simplement à l'image de notre saison. La gagne, seulement la gagne. Mais nous restons très attentifs. Jean-Guy, par exemple, avec toute son expérience, nous recadre beaucoup dans les dernières minutes. Même si on continue à partir de partout pour aller marquer ce deuxième but, il ne faut pas faire n'importe quoi. On doit rester en place. Et ce*

chronomètre du stade que je ne cesse de regarder... » Les Sang et Or sont de tous les contacts et, techniquement, ils sont au-dessus du lot. Comme ils le sont depuis le début de saison d'ailleurs.

L'ambiance est énorme. L'Abbé-Deschamps est au bord de l'asphyxie. Et ce tableau d'affichage qui avance si lentement... Des secondes qui paraissent des minutes. Des minutes qui ressemblent à des heures. Mais, au bout, pour le Racing, c'est l'Eternité qui l'attend, celle des exploits inoubliables. Oui, l'estime éternelle de tout un peuple. Un peuple qui n'en finit plus de bouillir. Il scrute chaque fait et geste de ces onze maillots, mouillés comme jamais, sur le gazon auxerrois.

Wallemme, plein de sang froid, provoque encore quelques frissons à des fidèles qui n'en peuvent plus. Sa feinte, marquée du sceau de la classe, permet à Warmuz de récupérer le ballon tranquillement. De gagner aussi un peu de temps au passage... *« J'ai une entière confiance en Guillaume. Et puis, sur le moment je me sens serein. Assez pour faire ce geste. C'est le genre de moment où tu te permets de tenter l'impossible parce que tu sais que rien ne peut t'arriver »*. Le guide de cette équipe du RCL, dans ses moments dramatiques, c'est Jean-Guy Wallemme, assurément. Mickael Debève admire le leadership de son défenseur : *« L'équipe souffre physiquement mais on a une entière confiance en nos défenseurs. Il ne faut pas que l'équipe se désolidarise. Jean-Guy prend les choses en main. Les deux derniers remparts sont des capitaines en puissance, des patrons. Et devant eux, Fred et Stéphane prolongent cette épine dorsale. Là, toute l'équipe se*

surpasse ». Jean-Guy, lui, explique comment il ressent ces derniers efforts : « *C'est surtout dans ce dernier quart d'heure qu'il faut répondre présent : ne pas reculer, ne pas subir, surtout contre Auxerre. Plus le ballon est loin de notre surface, moins on risque d'encaisser. Nous faisons aussi attention à ne pas concéder de coups de pied arrêtés car deux buts sur trois sont marqués sur ce genre d'occasions. On continue de mettre Auxerre sous pression. Il y a des matches au cours desquels je n'étais pas serein, là je le suis plus que jamais. Ce n'est pas de la certitude ou de l'arrogance mais bien de la sérénité* ».

En état de fusion, la tribune lensoise monopolise aussi les regards de nombreux observateurs non avertis. Une telle ferveur, de telles couleurs, et un tel bonheur qui approche, cela vous donne forcément les yeux qui brillent. Gaétan Huard, l'ex-gardien de Lens, ne commente plus le match. L'émotion est trop forte et il quitte son poste de consultant. Il ne reviendra au micro qu'à la fin de cette rencontre. Hélas, elle est encore loin d'être terminée...

Dans les tribunes superposées prises d'assaut par le public visiteur, c'est le carnage. Il faut tenir. Tous ensemble. « *Tous ensemble* » c'est d'ailleurs le chant hurlé, bras dessus, bras dessous, par les fans. A ce moment-là, ce ne sont plus onze joueurs qui défendent, bec et ongle, leur point du nul. Ce sont des milliers de fidèles qui empêcheront, quoi qu'il arrive, les Auxerrois d'inscrire un but. Le speaker du stade, pris de panique, demande alors aux supporters lensois de se calmer. La sécurité n'est plus, paraît-il, assurée. « *Pour des raisons de sécurité, nous prions les supporters lensois d'arrêter de*

sauter dans la tribune supérieure ». Il est vrai que l'étage haut commence sérieusement à vaciller. Mais, dans ces minutes de liesse qui précèdent d'autres plus intenses encore encore, personne n'entend les revendications de l'animateur de l'Abbé-Deschamps. Ce sera le bouillon jusqu'au bout.

87ème minute... Warmuz est surchauffé. *« Je ne pense plus qu'à ça : au titre. D'ailleurs, nerveusement, je n'ai pas le temps de penser à autre chose. Je sens qu'un truc énorme est en train de se réaliser et je m'efforce de n'avoir les yeux que sur le ballon. Ce ballon qui ne doit pas franchir ma ligne. Auquel cas, nous serons Champion de France dans quelques minutes »*. Un long ballon dans la surface. Et Guillaume qui va devoir aller au charbon devant la menace Guivarc'h. *« Je vais boxer un ballon dans ma surface. Un Auxerrois place une tête qui passe juste au-dessus. Siko et Yoann sont revenus en catastrophe sur la ligne. C'est un moment fort. Je sens que la plus grosse frayeur est passée »*. Le cuir achève sa course derrière le but. Lachor peut respirer et commencer à imaginer. *« Guillaume rate un peu sa sortie au poing mais Tainio manque la cible. J'étais près des cages au cas où... Là, il y a un moment spécial. Je me retrouve avec Siko dans les cages. Je regarde alors le chronomètre : il reste trois minutes. Je regarde Siko, puis de nouveau le chrono. Et je me dis " Si on en reste à 1-1, on est Champion de France. Et ce but c'est moi qui l'aurais marqué. " Cela m'a donné quelques forces supplémentaires sur les derniers duels. Je ne pouvais plus, on ne pouvait plus, laisser passer une telle chance »*. Cyrille Magnier commence à prendre conscience que tout va enfin pouvoir

se concrétiser. *« A trois minutes de la fin, tu te dis que c'est pour très bientôt ».*

89^{ème} minute... Tony Vairelles va encore chercher un ballon dans les pieds des défenseurs bourguignons. Il ne lâche rien. *« Je cours partout. Je continue à faire des appels dans tous les sens. Je veux qu'on aille marquer ce but de la victoire. Maintenant, c'est vrai qu'avec dix minutes de plus d'arrêts de jeu, nous prenons un sérieux risque de tout perdre. C'est donc mieux ainsi ».* Jean-Guy Wallemme implore même Monsieur Batta de mettre fin à ce supplice. *« Il faut dire que j'ai un bon rapport avec lui ».* Seulement voilà, l'arbitre ne peut pas arrêter ce match maintenant. Il reste encore trente secondes dans le temps réglementaire ! *« Oui, mais on ne sait jamais ! Je tente le coup... »* poursuit-il dans un grand éclat de rire. Lachor reprend : *« Tous ces chants et toute cette effervescence autour de toi, pendant cette minute là, c'est énorme. Tu ne regardes pas à droite ou à gauche. Pourtant, tu sens que le stade est devenu un véritable volcan. Il y a des écharpes Sang et Or de partout. Là, ça devient très chaud. On ne peut plus se trouver. Moi, j'ai le banc juste à mes côtés. J'évite de les regarder, mais je sens qu'ils sont tous derrière moi. Qu'ils poussent sur chacune de nos interventions ».*

90^{ème} minute... Sur le carré vert, comme sur le banc, tout le monde n'attend plus qu'une chose, que ce satané coup de sifflet libérateur retentisse enfin dans l'Abbé Deschamps. Sur le bord de la pelouse, pour Mickaël Debève, la tension aussi est à son paroxysme : *« Sur le terrain, j'ai l'impression que les autres ne sont*

pas trop impatients. A l'échauffement par contre, c'est beaucoup trop long. En fin de match, l'arbitre siffle à plusieurs reprises. A chaque fois, on croit que c'est le coup de sifflet final. Mais non, il faut encore attendre. C'est interminable et donc insupportable ». Les arrêts de jeu peuvent débiter, Lens est prêt, et ses supporters avec lui, à se plonger dans une nuit d'ivresse.

21h52 : Il ne peut plus rien arriver aux Lensois. Ce n'est pas ce dernier ballon mis dans la boîte qui va venir démolir l'édifice artésien bâti depuis le 2 août dernier. D'ailleurs, l'un des ouvriers de ce succès s'élève encore une fois pour écarter le danger. Marc-Vivien Foé, d'une tête rageuse transmet le ballon à Wagneau Eloi parti pour marquer le second but. Il n'en aura pas le temps, tant pis. Ou plutôt tant mieux. Jean-Guy comprend : *« Quand je vois Monsieur Batta s'apprêter à mettre le sifflet à la bouche, je sprinte comme jamais pour libérer toute la joie qu'il y a en moi. Je ne sais pas s'il arrête le match suite à ma demande mais, en tout cas, il fallait que ça s'arrête pour que je puisse laisser exploser tout ce qui me restait. »*

92 ans d'attente pour d'intenses secondes de frénésie. Pour l'exprimer, une joie simple, spontanée, naturelle et quasi indescriptible comme celle de Vladimir Smicer : *« C'est simplement un moment magique. Je commence à courir partout. Comme un fou. Nous allons, très naturellement, derrière notre but. C'est là que sont logés nos supporters. Il n'y a parfois pas de mots pour exprimer ce qu'on ressent. Personnellement, je n'en trouve pas pour ce moment-là. Et ce n'est pas parce que mon français n'est pas parfait ! ».* Et tous se rejoignent

dans les bras de Warmuz qui n'est pas prêt d'oublier : « *Cette fois, je ne pleure pas. Il n'y a que de la joie dans mon cœur à ce moment-là. Il n'y a pas de mot pour exprimer ce que je ressens à ce moment précis. Je suis agenouillé, devant le Kop lensois, et tous les joueurs me tombent dessus. Siko tout d'abord. Puis, tous les autres.* » Oui, ils sont tous là. Déhu, Lachor, Brunel, Marichez et Foé forment la plus belle des pyramides humaines au pied d'une tribune en ébullition. Mickaël Debève les rejoint : « *Oui, je vais voir Gus, mon grand copain et on se saute tous dessus devant le parcage des supporters.* »

Là bas, sur le banc, leurs deux guides craquent, Gervais le premier. Le bon Président Martel, dix ans après sa prise de fonction, peut laisser les larmes couler sur son visage. Ce ne sont pas Francis Collado ou Guy Leriche, deux de ses fidèles lieutenants au Racing, qui semblent en mesure de lui permettre de retrouver ses esprits. Daniel Leclercq, le second, se laisse emporter par l'émotion lui aussi. Sa naturelle pudeur le pousse aussitôt à cacher son visage radieux des deux mains. Mais il rit Daniel, c'est sûr. Il rit dans les bras de Marco, dans ceux de Fred. Il rit de voir son rêve du début de saison se réaliser, la sous ses yeux. Et surtout, il est fier. Fier d'avoir accompli cela avec ses hommes. Fier de voir tant de bonheur autour de lui. Fier d'être lensois, tout simplement : « *Le but du football, c'est quoi ? C'est de donner du plaisir aux gens et d'en prendre sur le terrain, qui plus est avec le Racing Club de Lens qui a toujours eu cette philosophie du jeu, du beau jeu, pour ses supporters. Là, je peux vous dire qu'on en prend, du plaisir. Et eux aussi. De les voir dans cette*

tribune, riant, pleurant, c'est fort, c'est ça la finalité de notre métier, donner du plaisir à tous ces gens. »

Eric Sikora, son métier, il ne l'a exercé qu'au RCL. Le voilà, lui le gosse de Courrières, perché sur la grille, à haranguer la foule. Il est assisté d'un Wagneau Eloi aux anges. Et les touts premiers *« On est Champion »* descendent des travées. Tony Vairelles est abasourdi : *« Là, je ne réagis pas tout de suite. T'es Champion de France... Vous vous rendez compte ? Champion de France ! La meilleure équipe du pays ! Ce à quoi tout jeune footballeur français rêve quand il débute dans ce sport. C'est tout simplement des moments fantastiques. »*

L'admiration est réelle. La France du foot est contemplative et c'est dans les yeux des adversaires qu'on le perçoit le mieux. Jean-Guy Wallemme discute quelques secondes avec Franck Silvestre, le défenseur bourguignon : *« Il a déjà vécu un sacre de Champion de France en tant que capitaine. C'était en 1996 avec Auxerre. On se serre donc la main. On s'apprécie beaucoup l'un l'autre. Il est déçu pour son club de ne pas avoir accroché de place européenne mais il est très content pour nous. Il n'est pas le seul : tout le public d'Auxerre nous applaudit, on sent vraiment que ce Titre fait plaisir à toute la France du Football, pas seulement aux supporters de Lens. »* Cyrille Magnier, pour sa part, se souvient alors des mots prononcés en début de saison par Gérald Baticle, l'attaquant strasbourgeois : *« C'était lors de la deuxième journée. On se déplaçait en Alsace. On avait perdu le match sur un but, de Zitelli, à la fin. Au coup de sifflet final, Gérald Baticle était venu me voir et*

m'avait dit, à ma grande surprise : "Avec l'équipe que vous avez, vous allez être champion. Moi je vous le dis, si vous faites pas les cons, vous allez être champion de France." Il m'a dit ça après deux matches. Après une défaite de notre part. Je l'ai regardé en me disant qu'il devait divaguer. Ca y est, il peut dire qu'il avait raison. »

Si beaucoup de joueurs de L1 louent alors le jeu du Racing et la fraîcheur qu'il a amenée à ce championnat, il y a aussi des adversaires malheureux. A Metz, la sentence est tombée. Pour le titre, les Lorrains repasseront. Pourtant, certains ont cru jusqu'au bout à un but victorieux de l'AJA. Au-delà même de la fin du match Metz-Lyon, la rumeur courait encore que tout demeurerait envisageable. Lionel Letizi a d'ailleurs connu la plus triste fausse joie de sa carrière. Vairelles raconte : *« Si moi je ne m'étais absolument pas soucié de ce qu'il se passait à Metz, les Messins savaient notre résultat. Lionel Letizi, qui est un ami, m'a raconté, par la suite, qu'une incompréhension était à l'origine d'une fausse joie monumentale. A la fin de la rencontre Metz-Lyon, Lionel, qui est un grand ami, a jeté un coup d'œil vers son banc. Carlo Molinari, le président lorrain, fit alors un signe des deux mains en désignant notre score à Auxerre : 1-1. Les deux pouces levés en l'air ont fait croire à Lionel que cela voulait dire que c'était bon. Qu'ils étaient champions ! Le gardien grenat s'est donc cru champion de France pendant quelques secondes. Avant d'être ramené à la dure réalité ».*

La réalité, à Auxerre, c'est une communion émouvante, entre une équipe et son public. Un public qui

vient de s'asseoir sur son petit nuage, là haut, au septième ciel. L'atteindre, un jour, n'était qu'un doux songe pour tous ceux qui avaient décidé de soutenir les Sang et Or depuis leur plus tendre enfance. Là, ils viennent de grimper sur le toit de la France. Ils n'ont plus envie d'en redescendre. Wallemme et Vairelles peuvent entonner un « *Si t'es fier d'être un Lensois, frappe des mains !* ». Tout le parcage, bourré à craquer, reprend la gestuelle. C'est magnifique. Et Arsène de jubiler : « *On a pris un plaisir fou sur la pelouse d'Auxerre avec nos supporters* ». Avec les leurs, évidemment. Avec ceux des autres aussi. La belle réussite lensoise, dans cette soirée, c'est aussi cette faculté à faire basculer l'Abbé-Deschamps côté Sang et Or. Bien sûr, les Bourguignons ont espéré la victoire jusqu'au bout. Mais devant l'excellence du jeu lensois et celle des supporters, Auxerre, beau joueur, s'est incliné. Les fans de l'AJA sont donc encore présents dans leurs travées. Ils applaudissent le nouveau Roi de France, ils lui témoignent leurs plus sincères félicitations et ovationnent ceux qui leur ont fait passer une soirée incroyablement intense. Les joueurs du Racing entament un tour d'honneur. Ils le méritent bien. Ils trouvent des supporters d'Auxerre très réceptifs à la petite ola qu'ils lancent devant la tribune qui, logiquement, ne devrait pas être la leur.

Après un quart d'heure de folie, d'images indélébiles, gravées dans les mémoires de ceux qui pourront dire : « *Le 9 Mai ? A Auxerre ? Moi j'y étais* », les joueurs du RCL éprouvent l'envie d'aller fêter ça en petit comité. Pas pour longtemps, c'est certain, car Lens Champion cela ne peut se faire que dans une liesse

populaire. Mais là, à 22H10, ils se retrouvent tous dans le vestiaire. Sauf le héros du jour, déjà sous le feu des projecteurs. *« Aujourd'hui encore, je revois ce journaliste de France 2 qui vient m'interviewer, explique un Yoann Lachor agacé. Il me parlait de ce but, de ce titre. Mais moi j'avais très envie d'aller célébrer tout ça avec mes potes, déjà dans le vestiaire. Je n'avais que 22 ans à l'époque. Je n'avais pas osé dire non. Alors j'ai répondu à ses questions. C'est mon plus grand regret de cette saison là. Cela serait arrivé plus tard dans ma carrière, j'aurais eu la présence d'esprit de lui dire "Attends mon coco, laisse moi profiter, repasse plus tard !". Mais là, je ne l'ai pas fait. Et le cri de guerre, celui de la victoire, il a été réalisé alors que je n'étais pas là... ».*

Lachor ne voit donc pas Patrice Bergues se lever en tribune présidentielle. L'ancien entraîneur de Lens explique : *« A l'époque, je travaillais à la Fédération Française de Football. J'étais à Auxerre. Avec mon épouse, nous avons suivi ce match. J'ai poussé avec eux pour qu'ils aillent chercher ce titre. Je suis parti juste après la rencontre. J'étais content pour le Racing. Ce titre était à eux et je n'avais rien à revendiquer dans ce succès. J'ai appelé Gervais Martel et tous les gens que je connaissais dans le club pour les féliciter ».* Lachor ne voit donc pas l'étreinte poignante de Gervais Martel et de Daniel Leclercq. Il ne voit pas le président lensois susurrer à l'oreille du Druide, dans un sanglot, un *« Merci Daniel »*. Deux mots qui valent tous les discours du Monde. Il ne voit pas son entraîneur formuler ces paroles fortes, devant les micros qui s'activent autour de lui : *« A quoi je pense, là, tout de suite ? Je pense à ceux qui nous*

ont quittés cette saison. Dès la fin du match, j'ai tout de suite eu une pensée pour ces personnes. Des personnes très importantes au club. Je pense surtout à « Médho » Oudjani. Sa disparition nous a fait mal. De là haut, il doit être heureux. Je pense à ma mère, aussi. Et puis, évidemment, je suis tellement heureux de voir le bonheur sur les visages des supporters lensois qui ont fait le déplacement... Ils sont fous de joie ! ». Lachor ne voit pas, non plus, Louis Plet craquer comme un gosse. La mémoire vivante du Racing ne pensait jamais pouvoir vivre cela. Les larmes coulent. Inexorablement. La bière coule, elle aussi. Philippe Brunel a joué les sauteurs de capsules. Le champagne fait également son apparition. Magnier confirme : « Dans les vestiaires, on a laissé éclaté nos cris de joie. On a sabré le champagne. C'était fabuleux ! ».

Malgré les chants de toute sa formation, Martel tente de répondre aux journalistes. Il trace un bilan de la saison pour les millions de téléspectateurs encore rivés sur Canal Plus: « *C'est la victoire d'un club sympa. Et elle est logique. Je crois sincèrement qu'on mérite ce titre. Nous avons gagné à Marseille en début de saison, puis on a battu Lyon, Monaco ou encore Metz chez eux. On a un groupe formidable. Je remercie les joueurs et tout le staff. Je suis content pour tous les gens qui aiment ce club. Ça doit être la fête à Lens. Mais, que les gens se préparent parce qu'on arrive. Et ça va barder ! ».* A la question de savoir s'il est content, Gervais s'exclame, en ch'ti dans le texte, « *Té m'étonnes que chuis contint ! Ch'est chur cha... »*

Dans la Tribune Vaux, ils sont tous « *contints* ». Les farandoles n'en finissent plus de faire tanguer le stade auxerrois. Mais, les joueurs, où sont-ils ? « *On veut les Champions* » scande la meute Sang et Or. Xavier Méride est le premier à venir la satisfaire. Mickäel Debève le suit de près. Anto Drobnjak, embrasse encore une jeune demoiselle vêtue d'un maillot floqué à son nom. Stéphane Ziani reçoit l'accolade de Guillaume Warmuz. Tony Vairelles n'en finit plus de distribuer des sourires. Jean-Guy Wallemme discute avec Christophe Marichez. Tous ont les yeux qui scintillent de bonheur. Pour Debève et Siko, il faut associer tout le club à ce succès historique. Des supporters aux commerciaux. Comme Fabrice Wolniczak. Micka se souvient : « *Le moment que j'aime le plus, c'est le déshabillage de Fabrice Wolniczak (rires).. Il y avait Guy Leriche, Jean-Marie Bomba, Serge Doré et Fabrice Wolniczak... Avec Siko et Vladi, on lui a retiré ses godasses et son pantalon, il s'est retrouvé en chemise et slip. Il s'est mis à shooter dans une de ses pompes pour l'amener jusque dans la cage auxerroise. Il a marqué dans le but vide, et nous l'avons suivi, on a partagé la joie du buteur, avec lui, c'était vraiment très drôle...* » .

Personne ne touche plus le sol. Ce qui provoque quelques situations ubuesques. Ainsi, faute de prétendants, la feuille de match portera la signature ... d'Hervé Arsène ! « *Il n'y avait plus personne, tout le monde s'éparpillait pour fêter le titre. Moi, j'étais au bord de la pelouse, tout seul. On est venu me voir pour signer la feuille, et je l'ai fait. Heureusement que Papy Arsène était là parce qu'il n'y avait plus personne de Lens ! D'habitude, Monsieur Plet est toujours là. Le 9 mai, même*

les dirigeants, on ne les a plus vus. C'est donc moi qui me suis exécuté ! »

Le bus du Racing peut entamer une manœuvre de dégagement. Ses joueurs viennent de saluer, une ultime fois, ce stade de l'Abbé-Deschamps. Une enceinte à jamais mythique pour Gus, Anto, Stéphan, Fred, Marco, Siko, Vévé, Wagneau, Jean-Guy, Tony, Vladi et les autres. Le parcage artésien peut entonner une dernière « *Lensoise* » pour honorer ce « *Jour de Gloire* » qui, à force d'être chanté, est enfin « *arrivé* ». Lens est Champion de France. De toute la France. Il est 23H25, il est l'heure de retrouver cette région qui est fière ce soir. Celle qui a tant souffert par le passé et qui transpire de bonheur désormais. La terre du Pas-de-Calais.

Toute une région dans la rue



Le groupe Lensois a désormais hâte de partager ses émotions avec les supporters restés à la maison. Un petit contretemps vient, cependant, retarder les festivités. L'aéroport

d'Auxerre ne permet plus aucun transport aérien dans cette jolie nuit de mai. Les Sang et Or vont devoir bifurquer vers Troyes ou un avion les attend. Leclercq s'impatiente. *« J'étais énervé d'aller jusqu'à Troyes, je voulais rentrer le plus vite possible en Artois ».* *« Ça m'avait irrité d'aller à Troyes, renchérit Wallemme. J'avais tellement hâte d'être à Lens pour partager tout cela avec les supporters. Ceci étant, c'est vrai que dans l'avion, on s'est plutôt fait plaisir ».*

Le plaisir est en effet palpable lorsque, à 0H12, décolle le jet transportant la meilleure équipe du pays.

« Dans l'avion, on a tous déconné. On a beaucoup chanté », raconte Tony Vairelles, l'un des chefs de file de cet après match. « Mais nous n'avions pas entonné le célèbre *Ch'Gros René* ! » conclue-t-il en grand connaisseur des chansons les plus populaires des travées de Bollaert.

Debève, installé au dernier rang, lève son verre et lance un « *On est vraiment phénoménal* » qui va si bien à ces joyeux drilles. Wallemme torse nu, et Arsène déchaîné partent alors dans un magnifique chant paillard. Tout le monde se marre. Le président applaudit des deux mains. Hervé Arsène se souvient de ce moment à part : « *Je n'explique pas ce qui m'a pris. Dès que l'occasion se présente de mettre l'ambiance, je réponds présent. Ce soir là, l'occasion était trop belle ! Le président aussi a participé à la fête. Quand il faut se lâcher, Gervais est à fond avec nous. En France, il n'y a que Nicollin, le président de Montpellier et lui pour participer comme ça à l'ambiance. Ce ne sont pas des présidents en cravate qui restent dans leur coin. Des moments comme celui-là soudent un groupe, pour toujours* ». Jean-Guy Wallemme continue son festival devant un Smicer hilare. Le capitaine lensois est chaud. « *Je tiens juste à préciser, pour tous ceux qui m'ont vu hurler une chanson paillarde, que j'étais sobre dans l'avion pour Lens. Beaucoup ont été étonnés de me voir expressif à ce point. Je suis comme ça dans la vie de tous les jours. Après, c'est sûr que j'ai l'image d'un mec froid dans les media. Il faut dire, les media ne me connaissent pas réellement* ».

Wagneau Eloi se pince encore pour être sûr de ne pas rêver : « *Champions de France... Champions de*

France... ». Et Xavier Méride de lui faire la traduction hispanique : « On est Campeones ! ». Marc-Vivien Foé et Stéphane Ziani semblent beaucoup plus réservés. Ils savourent en silence. Au rythme des bouteilles de champagne qui se défilent, l'engin se rapproche de Lesquin. L'équipage demande alors à chacun de bien accrocher sa ceinture. Le Nord est là. Il a les bras ouvert. Les héros peuvent atterrir.

En traversant le tarmac de l'aéroport, les Sang et Or ne savent toujours pas ce qui les attend. Guillaume Warmuz a raison lorsqu'il clame à ses voisins : *« La nuit ne fait que débiter. La fête n'est qu'à son commencement »*. Le portier artésien raconte : *« De cette nuit de délire, je me souviens surtout de l'arrivée à Lesquin. C'était de la pure folie. Il y avait du monde partout. On se doutait que l'accueil serait fantastique. De là à imaginer que cela pouvait l'être à ce point... »*. Combien sont-ils à avoir investi le hall et à attendre leurs Lensois ? 5000 selon les organisateurs qui portent tous une écharpe aux couleurs du RC Lens, 5000 selon la police. *« Il y avait 5000 personnes »* selon Yoann Lachor. Tout le monde est d'accord. On peut donc procéder aux retrouvailles.

Le buteur de la soirée est pris de panique : *« C'était de la folie. Une énorme chaleur se dégageait du petit aéroport. Les gens s'accrochaient à mon sac à dos. J'ai dit à Marco Foé : " On ne passera jamais ! " »* Jean-Guy pense que tout ceci est dangereux : *« Je savais qu'il y aurait du monde, mais pas à ce point. Quand j'ai vu le hall plein à craquer, j'ai eu peur. Oui, j'ai eu peur pour*

les gamins qui étaient écrasés contre les vitres. Oui, j'ai eu peur pour les gens qui étaient noyés dans cette chaleur étouffante ». Cyrille Magnier, téméraire, tente de s'engouffrer : « Quand j'ai vu toute cette foule venue nous accueillir, j'ai été effrayé. Jamais je n'aurais pu imaginer une telle marée humaine à l'aéroport. J'ai fait trois ou quatre mètres dans la foule. Puis, j'ai fait demi-tour ».

Vairelles peut constater que sa côte vient encore de grimper en quelques heures. *« Personnellement, les gens me tiraient les cheveux, et Dieu qu'ils étaient long à cette époque. A un moment, mon entrejambe était même coincé contre une rambarde de l'aéroport. Les gens me tiraient de chaque côté ! Toute personne de condition masculine peut comprendre ma douleur à ce moment-là. C'était de la folie ».*

Wallemme est suivi de près par Drobnjak : *« A l'intérieur de l'aéroport, les supporters voulaient nous toucher, nous porter en triomphe. J'étais énervé car dès qu'on touche à mes cheveux ou à ma barbe, ça bouillonne en moi. Et subitement, j'ai reçu une grosse claque en pleine gueule. Je ne savais pas qui avait fait ça, j'ai répliqué par un bon coup de coude derrière moi. Un supporter, au hasard, a du morfler ce soir-là ».*



Debève regarde son président qui se fait porter par la foule... avant de le voir tomber dans les vapes ! *« Oui, j'ai eu peur ! Devant moi, il y avait Jean-Guy et le président. L'aéroport débordait, les gens étaient fous de joie. Les stewards étaient comprimés. Gervais a fait un malaise tellement il faisait chaud et la foule était dense. C'est en voyant cette folie dans l'aéroport que j'ai compris l'ampleur de ce qu'on avait réalisé ».* Arsène est noyé dans la masse : *« il nous a fallu 30 minutes pour nous approcher du bus qui n'était qu'à 20 mètres ».*



Daniel Leclercq, inquiet, parvient tout de même à se hisser jusque celui-ci. Aidé par un fan protecteur, il atteint les marches du véhicule : *« J'étais quand même à cent lieues de m'imaginer ce qui allait se passer. A Lesquin, quand on est descendu*

de l'avion, ça allait. C'est après que ça c'est compliqué. Un supporter, près de moi, m'a proposé de traverser l'aéroport avec lui, pour me protéger d'un éventuel mouvement de foule. J'ai accepté et il ne m'a plus quitté jusqu'au bus. Pour le remercier, je lui ai donné un objet qui avait beaucoup de valeur pour moi. Lors d'un match de cette saison, je portais une parka pour la première fois. On avait gagné. Superstitieux comme je suis, je l'ai portée jusqu'à la fin de la saison. A Auxerre, malgré les trente degrés et la chaleur étouffante, je l'ai mise. Pourtant ce

soir là, je l'ai donnée à ce supporter qui m'avait sorti d'une énorme cohue ». Cyrille Magnier voit son président revenir à lui : « Quand Gervais a fait son malaise, j'ai un peu paniqué. Personnellement, je me demandais par où je pouvais passer. Tant bien que mal, nous sommes montés dans le bus ».

En s'installant à sa place, Wallemme croise Anto Drobnjak. L'ancien Bastiais adopte une drôle d'attitude et Jean-Guy de comprendre. *« Une fois dans le bus pour revenir à Lens, j'ai vu Anto. Il me regardait avec un sourire malicieux. J'ai compris alors que c'était lui qui m'avait tarté dans l'aéroport. Je lui ai dit : "Anto, t'es vraiment un abruti. Quelle claque je lui ai mis au supporter !" ».* Anto explose de rire.

Vladi Smicer s'assoit à l'avant du bus. Il regarde encore, par la fenêtre, tous ces gens venus les remercier. *« Oh, mais quel moment celui-là ! On savait, avant le match, qu'en cas de titre, on entrerait dans l'histoire de ce merveilleux club qu'est le Racing Club de Lens. C'est seulement en arrivant à Lesquin que nous avons vraiment compris ce que cela représentait pour la région. J'étais très fatigué mentalement. Toute la pression emmagasinée depuis la finale de la Coupe de France venait de retomber. Nous avons l'impression d'être les Rois du Monde ! Nous n'étions que les Rois de France mais cela suffisait déjà à notre bonheur. On savait tous que le public lensois était le meilleur du pays. On ne pouvait tout de même pas s'attendre à un tel accueil. A Lesquin, c'était costaud ! ».*

Le bus du Racing slalome, comme il le peut, au milieu d'une foule dense. Daniel Leclercq n'est pas rassuré en voyant tous ces gens courant à proximité des roues du car. « *C'est vraiment dangereux* » dit-il à Serge Doré. Les joueurs artésiens continuent d'applaudir tous ceux qui ont du mal à les voir partir. Un autre rendez-vous, tout aussi passionnel mais beaucoup plus gigantesque, doit être honoré. Il n'est pas encore officiel mais va l'être dans quelques dizaines de minutes...

Il est 1H40 lorsque les Sang et Or entrevoient les premières lueurs de l'autoroute A1. Au bout de la route, il y a Lens. Une ville de Lens déjà sans dessus dessous. Depuis 21H52, la cité minière a changé de galaxie.

Dès le coup de sifflet libérateur de Monsieur Batta, ils se sont rués dans leurs voitures. Qu'ils soient de Saint-Quentin dans l'Aisne comme ce couple venu spécialement pour l'occasion, de Dunkerque tel cet enfant au maillot floqué du numéro 13 de Fred Déhu, ou de Valenciennes comme ce supporter assidu depuis plus de vingt ans, ils chantent à tue-tête. De Douai à Saint-Omer, de Cambrai à la fosse 3 de Liévin, d'Armentières à la fosse 6 de Fouquières-les-Lens, ils sont arrivés de partout. Certains sont même venus de Normandie, de l'Oise, de Paris, des Ardennes et même d'Alsace pour vivre ce moment fort du sport nordiste. Ils ne pouvaient pas rater ça.

Mais, «ça», c'est quoi au juste ? Ce sont les principales artères de la ville qui sont désormais engorgées. C'est le boulevard Basly noir de monde. C'est cette place de la Gare qui ne compte plus ses embrassades.

Celle-là même qui avait accueilli, voilà une semaine, tout un peuple déçu après la finale de la Coupe de France. Ce sont ces voitures immatriculées d'une bonne vingtaine de départements qui se rangent comme elles le peuvent. Ce sont, sur la Route de Béthune, tous ces « *On est les Champions* » qui résonnent sans discontinuer. Au rond point Bollaert, point de ralliement naturel, c'est cette foule qui entame quelques farandoles endiablées. C'est ce touriste allemand qui n'en croit pas ses mirettes. Lui qui était de passage dans la région et à qui on a dit « *Restez à Lens ce soir, parce qu'il risque de se passer quelque chose d'exceptionnel* ». Il a bien fait d'écouter ces recommandations bienveillantes. Là, il a sorti son caméscope et filme cette liesse rafraîchissante et sans heurts qui colore le centre-ville. Notre touriste pourra raconter, lorsqu'il sera de retour au pays, qu'il a vu une Région dans la rue. Ce sont tous ces bistrotts qui réalisent le chiffre d'affaires du siècle. Ce sont toutes ces friteries qui vont effectuer une nuit blanche et tous ces américains fricadelles qui se vendent comme des petits pains. C'est cette quinquagénaire qui se lance, rue Victor Hugo, dans un pas de danse énergique sur le capot d'une voiture. C'est la Place du Cantin qui a subitement pris des allures de Champs Elysées parisiens. C'est cette Place de l'hôtel de Ville qui devient le théâtre de la ola la plus rapide de l'Histoire. Ce sont ces « *Lensoise* » qui sont hurlées devant les corons de la Route de Lille. Ce sont des centaines de drapeaux qui fleurissent aux fenêtres des maisons comme lors de la Libération. C'est Lens en fête. Et Dieu que c'est beau.



Le rond-point Bollaert s'embrase

Soudain, sans que personne n'ait donné d'ordre préalable, la foule s'est retournée. Comme aimantée par son Temple, elle décide d'aller dire bonsoir à Félix Bollaert. Pour voir ce qu'il s'y passe. Dans deux jours, il faudra le laisser à disposition du comité d'organisation de la Coupe du Monde. Alors, les fans Sang et Or ont envie d'en profiter une dernière fois cette saison. Avant de devenir la plus petite Ville de tous les temps à accueillir le plus grand évènement footballistique de la planète, Bollaert va célébrer la plus grande équipe de l'Hexagone : la sienne. Lorsque les premiers supporters débarquent au pied des tribunes Marek et Xercès, celles-ci sont fermées. Les grilles sont closes. Jacky Lefranc, gardien du stade, est en panique. Il sollicite l'aide de plusieurs supporters pour ouvrir les grilles et demande même à deux d'entre eux de pénétrer sur la pelouse et de tenir le micro pour faire

patienter une foule pressée de retrouver les siens. Voilà deux animateurs d'Europe 2 Lens/Béthune lancés dans le grand bain de Bollaert, eux qui étaient venus participer à la fête en temps que supporters de Lens. Leur mission, improvisée, sous le regard d'un commissaire de police dépassé par les événements : tout faire pour que l'attente se déroule à la fois sans débordements et avec de la bonne, de la très bonne humeur.

Dans le bus des joueurs, arrivé à hauteur d'Hénin-Beaumont, le programme n'est pas encore fixé. Debève l'assure : « *Nous allions vers Lens. Mais on ne savait pas ce que nous allions véritablement y faire* ». Jean-Guy Wallemme porte le maillot de Guillaume Warmuz. Il a perdu le sien. « *Ce que j'ai fait de mon maillot de match ? Ça, je n'en sais rien ! Dans ce genre de moment, t'as pas les neurones qui fonctionnent correctement. Je l'ai peut-être donné aux supporters à Auxerre. De voir toute cette joie sur les visages des gens après tant d'efforts consentis, ça m'a empêché de réfléchir à ce que je faisais* ». Un Cyrille Magnier ébahi regarde le flot impressionnant des automobilistes qui les saluent. « *On entendait toutes les voitures qui nous klaxonnaient. Même les motards qui nous escortaient faisaient les débiles !* ».

André Delelis, le maire de Lens depuis 1966, discute avec le président Martel. S'il ne sait pas encore quel virus touche actuellement sa ville, il va vite être au courant. Lachor se repasse la scène : « *Ca klaxonnait de partout. Delelis nous disait qu'il y avait 20 000 personnes à Bollaert. On l'a appelé sur son téléphone portable. Quelqu'un présent au stade lui a demandé l'autorisation*

d'ouvrir les portes. Il a dit non. On l'a rappelé quelques minutes plus tard et on lui a dit qu'ils étaient désormais près de 30 000 à l'entrée. Qu'ils allaient casser les grilles si on n'ouvrait pas. Au début, quand on nous a annoncé 30 000 personnes, on a tous cru à une blague. Là, on ne rigolait plus. Nous nous sommes regardés, tous ensemble, et on s'est dit "les gars, on doit aller à Bollaert. Il faut qu'on y aille" ». Tout est spontané, non préparé, et c'est ce qui rend cette nuit si envoûtante.

Sorti à Liévin, le car des Champions prend la direction de Tassette. « *Il y avait du monde de partout en arrivant à Lens. C'était blindé. Pour éviter d'être pris dans les embouteillages, nous sommes passés par Tassette* » raconte Tony Vairelles. A 2H35, le véhicule s'immobilise derrière la tribune Lepagnot. Un chant traditionnel de Bollaert résonne dans la pénombre. C'est seulement quand ils sortent du tunnel que les observateurs s'aperçoivent qu'il s'agit bien des Champions et non pas de supporters lambdas. Gervais Martel en tête, mène un cortège festif et hurlant .

La rumeur monte dans un stade Bollaert déjà plus qu'à moitié plein. Dominique Regia-Corte, le speaker de Bollaert, et toute l'équipe d'animation canalisent, comme ils le peuvent, l'impatience d'un public qui ne cesse de chanter. Quelques personnes parviennent à pénétrer sur la pelouse. Sans aucune animosité. Juste pour aller humer la bonne odeur de ce terrain, déjà légendaire pour beaucoup, devenu lieu de pèlerinage ce soir. Les drapeaux virevoltent et certains supporters se laissent totalement aller. Un homme pleure. Il s'agenouille et embrasse le carré vert.

Devant une assistance qui l'acclame. La sono du stade est à fond et balance les plus grands airs habituels des soirs de match. Les fans la couvrent alors aisément en s'arrachant les cordes vocales. Une ola improvisée débute de la tribune Trannin où ils ne sont que quelques centaines à ce moment-là. A chaque tour, elle repasse à cet endroit. Et à chaque fois, ils sont encore plus nombreux. Cent d'abord, deux cent, cinq cent, mille, deux mille. Les autres tribunes ? Elles sont quasiment pleines. La Tony Marek ? Plus aucune place. La Xerces Louis ? Une personne de plus et elle déborde. La Delacourt ? Un mur d'écharpes. La Lepagnot, habituellement la plus tranquille ? Un fumigène allumé au milieu de la foule. Comme pour célébrer cet instant magique où Lens a trouvé sa Lumière.

L'équipe du Racing Club de Lens est d'ailleurs réunie dans cette tribune dite « présidentielle ». Elle s'est installée dans les Salons Privilèges, si chers à Gervais Martel puisque les sponsors ont aussi aidé le RCL à atteindre cet objectif si utopique il y a encore quelques années. C'est dans ces Salons que les joueurs retrouvent leurs familles restées dans le Pas-de-Calais. Micka Debève embrasse sa femme et observe le spectacle qui se présente à lui : *« A Bollaert, on est resté un moment au Privilège avec nos familles et les dirigeants. L'accès à cette partie de la Lepagnot nous était réservé. Ça chantait de partout dans les tribunes. L'attente était longue là aussi »*. Cyrille Magnier regarde cette foule immense : *« Tout était organisé de manière très carrée. On voyait les gens arriver dans le stade, petit à petit »*. Tony Vairelles a le sourire : *« On attendait derrière les vitres. On voyait cette foule qui grandissait. On s'est dit : "Mais c'est pas*

possible ! A-t-on dit à ces gens qu'il n'y avait pas de match ce soir ? " C'était sensationnel. Il n'y a pas de phrase assez belle pour exprimer la fierté que nous avons d'appartenir au RC Lens à ce moment-là. Ils étaient fiers de nous. Mais qu'est ce que nous étions fiers d'eux ! ». Yoann Lachor est sous le choc. Cette fois, ça n'a plus rien à voir avec le titre en minimes, en 17 ans, avec la Gambardella ou encore la Division d'Honneur. « *J'étais ébloui par ce qui se passait devant nous, à quelques mètres. On les voyait mais ils ne nous voyaient pas. Eux qui paient toutes les semaines pour nous regarder jouer, cette nuit-là, j'aurais tellement voulu payer ma place pour les regarder eux. Oui, j'aurais payer cher pour m'asseoir en tribune. Et passer quelques heures à observer ce spectacle magnifique* ». Le latéral gauche lensois est très loin de cette 53^{ème} minute et de ce ballon déposé par Fred Déhu. Il prend conscience de ce que son équipe vient de réaliser. « *Là, je me suis dit que c'était à part. Que tous ces gens qui aimaient Lens, et qui étaient là à cette heure de la nuit, pour nous, méritaient ce moment de bonheur. Que vivre ça, à Lens, c'était un don du ciel pour tous les joueurs* ».

L'annonce est faite au micro. « *Les joueurs sont dans le stade, ils arrivent* ». Clameur. Le capitaine Wallemme a toujours le souci du détail. Cet œil protecteur vis-à-vis de ceux qui l'entourent. De son coéquipier de la défense centrale au supporter anonyme qui a fait tous ces kilomètres pour assister à cette fiesta incroyable. « *On savait qu'il y avait du monde, mais pas à ce point. Avant d'entrer sur la pelouse, on avait quand même une idée de ce qui nous attendait puisqu'on avait passé un moment*

avec nos familles dans le Carré VIP de la Lepagnot. On avait demandé à ce qu'il soit précisé au micro qu'on ne sortirait que si tout le monde restait en tribune. Car si 15 ou 20 personnes passaient le grillage, beaucoup d'autres auraient suivi et la joie n'aurait pas pu être partagée avec l'ensemble des supporters. On voulait vraiment que tout le monde puisse profiter de cette nuit exceptionnelle. Et tout cela s'est fait dans le plus grand des respects. C'était vraiment très fort. Il n'y a qu'à Lens qu'on peut voir ça ». Le public, tellement impatient de voir « ses idoles devenues des Dieux » dixit Leclercq, s'exécute et tout le monde retrouve sa place en tribune. Gervais Martel appelle toute la troupe : « On y va les gars ».

En prenant l'ascenseur qui mène au rez-de-chaussée, Hervé Arsène sait qu'il va vivre des minutes inoubliables. En traversant le couloir, qui a déjà pris des allures de Mondial, il repense à son arrivée dans le Pas-de-Calais. C'était en 1987. « Quand Lens m'a tendu la main, c'est un peu comme si vous attrapiez un mendiant dans la rue, que vous le receviez dans votre bureau et que vous lui disiez "Voilà, maintenant, travaille." Grâce au football et au Racing Club de Lens en particulier, j'ai une vie meilleure et je peux apporter un plus à ma famille. Le RCL m'a donné tout ce que je souhaitais, c'est à dire l'amour, la fortune et le pouvoir. Ça m'a empêché de connaître la vie quelconque à laquelle j'étais destiné. On m'a donné une chance, je l'ai saisie mais on me l'a donnée, c'est ça que je retiens. Quoi qu'il arrive, on n'oublie jamais son premier amour. Quand j'étais petit, je regardais le Championnat d'Europe à la télé, les joueurs de foot européens étaient mes idoles, je me serais mis à genoux

pour avoir leurs posters. Et grâce au Racing, mon rêve de jouer aux côtés ou contre ces grands joueurs s'est réalisé. Et mes copains d'enfance m'ont vu à la télé jouer avec ces mecs-là... »

Il repense à l'excellent accueil que lui avaient réservé les fidèles de Bollaert et au fait que le foot, à Lens, c'est tout de même une sacrée histoire ! *« Quand je suis arrivé au club, j'ai voulu m'imprégner de la culture locale. Je voulais aussi comprendre pourquoi les gens étaient si fanatiques, je suis alors allé voir un match dans le Kop de la tribune Marek. C'était en 1987. J'étais avec les musiciens. J'ai participé à l'ambiance puisque j'ai tapé durant tout le match sur une des grosses caisses. A un moment donné, Lens a été mené au score et tout le monde était un petit peu découragé. J'ai redoublé d'efforts en tambourinant de plus en plus, et tout le monde s'est remis à chanter. Je me souviens qu'il faisait très froid ce soir-là, et je ne me rendais pas compte qu'en plus de taper sur la peau avec la baguette, je tapais du bras sur le bord de la caisse. Je ne m'en suis aperçu que lorsque j'ai vu mon bras en sang. A ce moment, j'ai pris conscience de ce que c'était qu'être supporter de Lens ».*

Pour avoir tant voulu comprendre l'acharnement des aficionados du Racing, Hervé en connaît désormais les principales caractéristiques. *« J'ai vu tous les sacrifices que les supporters de Lens sont capables de faire pour venir voir leur équipe jouer. Je sais que plein de supporters préfèrent manger moins pour s'acheter leur billet d'entrée. Je sais comment ça se passe dans les maisons. C'est fort quand même, j'ai toujours eu*

beaucoup de respect pour ça ». Il a les larmes aux yeux, Hervé. Il mérite ce qui va se passer dans quelques secondes. Ils le méritent tous. Tout le monde est à sa place. Le grand frisson, c'est pour tout de suite.

Daniel Leclercq affiche un magnifique sourire en montant les dernières marches qui permettent de poser le pied sur la pelouse de Bollaert. *« Là, ça tapait très fort dans mon cœur. Je n'avais quasiment jamais ressenti cela. Si ce n'est lors du premier match de la saison. Lors de Lens-Auxerre le 2 août, quand j'ai pénétré sur la pelouse, par les vestiaires de la Trannin, à l'époque, j'avais regardé le stade en me disant "Ah quand même". C'est exactement ce que j'ai ressenti le 10 mai en faisant mes premiers pas sur le gazon de Bollaert. »* Vladimir Smicer se souvient aussi de cette émotion. *« Je ne sais même plus quelle heure il était quand nous sommes entrés sur la pelouse. Deux heures ? Trois heures ? Peu importe parce que ce souvenir je le garderai toute ma vie ».*

Il est 3H05. Et devant 32 000 paires d'yeux rivés sur le bas de la tribune Lepagnot, toute l'équipe du RC Lens se voit offrir la plus belle des « *Lensoise* ». *« Allons enfants de la patriiiiiiee... Le jour de gloire est arrivé... Allez les Sang et Or... Vous êtes les plus forts... Allez Lens ! ».*

Vladi, comme beaucoup de supporters du Racing à ce moment-là, ne peut contenir tout ce qui se mêle en lui. *« J'ai pleuré. Avec tant d'émotions et de passion dans le même instant, c'était obligatoire. Nous sommes des hommes ! Nous ne sommes pas des cailloux ! J'ai donc*

craqué. Voir ce plaisir et cette fierté sur le visage des supporters de Lens, c'était trop fort. De toute façon, il n'y a qu'à Lens qu'on peut voir cela. C'est unique ». Gervais Martel ne dit pas autre chose à la troupe de journalistes qui le suit de très près. « Vous savez, il n'y a qu'ici. Oui, il n'y a qu'ici qu'on peut voir un truc pareil. Je savais qu'ils allaient nous réserver un accueil de Champion. C'est fait ».

Anto Drobnjak a le visage d'un enfant de dix ans. « *Quand j'ai signé à Lens en début de saison, alors que Marseille me faisait des avances, certains n'ont pas compris. Maintenant, je pense qu'ils peuvent comprendre. Je n'ai pas fait le mauvais choix visiblement... »*. Stéphane Ziani, pour France 3, se dit « *heureux d'appartenir à cette génération de joueurs qui a donné ce plaisir à toute cette Région qui le mérite vraiment »*. Smicer a tout de même quelques regrets. « *C'était exceptionnel. D'ailleurs, cette réception en pleine nuit a provoqué un petit regret en moi par la suite. J'aurais aimé que nous soyons sacrés à domicile quinze jours plus tôt contre Bastia. Lors de cette avant-dernière journée, le score était de 1 à 1 à la soixantième minute mais le public nous avait donné la force de faire exploser la défense bastiaise en fin de rencontre. Nous avons gagné 5 à 1 mais Metz l'avait emporté à Toulouse. Nous avons donc dû attendre ce soir du 9 mai »*.

Fred Déhu est heureux. Il n'arrête pas de déclarer, à droite ou à gauche, que c'est pour ce public là qu'ils l'ont fait. Le tour d'honneur peut débiter. Il y en aura deux. Lachor se laisse aller à quelques déclarations

simples mais tellement révélatrices de l'onde d'euphorie qui parcourt Bollaert. « *Je suis vraiment très fier d'être Lensois ce soir* ». Wallemme réunit ses coéquipiers dans le rond central. Ils se tiennent tous la main. Et c'est parti pour un « *Tous ensemble* ».

A 3H30, chacun se salue. Le public, dans une marée de mains impressionnante, peut entonner un sincère « *Merci Lensois* ». Leclercq peut à nouveau balancer le thème général de cette nuit historique : « *Il n'y a qu'à Lens qu'on peut vivre ce genre de choses* ». C'est certain, il n'y a qu'à Lens. Les fondations de Bollaert en trembleront, c'est sûr, pendant quelques décennies.

Les supporters lensois peuvent donc retrouver la rue, ce théâtre si merveilleux qui peut laisser libre court à toutes les improvisations. Et puis, il y a les autres héros à accueillir, ceux qui étaient à l'Abbé-Deschamps. A 4H10, les premiers bus entrent dans Lens. Une véritable haie d'honneur est là pour les recevoir. Un fan sort du car et est ovationné par tous ceux qui n'ont pas eu la chance d'avoir une place pour LE match. « *Les gens nous applaudissaient comme si nous y étions pour quelque chose!* ». Evidemment que chacun a sa part de responsabilité dans ce succès. Ils n'ont jamais rien lâché. Ils sont toujours restés fidèles à ce club. Même dans les moments les plus difficiles, ils ont su être là pour soutenir leurs couleurs. Ils étaient encore présents à Auxerre, il y a quelques heures pour pousser le Racing. Alors, ils y sont forcément pour quelque chose. Quand on leur apprend qu'ils ont manqué les joueurs à Bollaert, ils sont un peu déçus. Mais ils se reprennent rapidement en disant « *Oui, mais nous étions à*

Auxerre ». Tout le monde est heureux. Les « Bourguignons » et les « Bollaertois ». Certains fans, fraîchement débarqués, se décident à prendre la direction de la Mairie. Les fontaines qui trônent au milieu de la place sont une invitation irrésistible aux délires les plus humides.



La fontaine de l'Hôtel de Ville est prise d'assaut

Du côté des joueurs, on décide de se séparer en plusieurs groupes : ceux qui veulent visiter leur oreiller pour quelques heures et ceux qui veulent prolonger ce plaisir. *« J'ai vu ma femme qui m'attendait encore, se souvient Magnier. D'ailleurs, je pense que ma famille a vraiment vécu cette semaine là de manière intensive. Nous avons voulu aller manger quelque part, mais il y avait trop de monde. On savait, au regard de la liesse qu'il y avait dans la ville, qu'il serait difficile d'être tranquille ».*

Debève suit ses coéquipiers en voiture : « *Philippe Brunel, Fred Déhu et Guillaume Warmuz étaient devant moi dans une rue de Lens. Les gens étaient fous, ils se jetaient sur nos capots. J'ai pris peur, et finalement, je suis rentré chez moi* ». Wallemme guide enfin ses coéquipiers vers un restaurant sympa : « *Au petit matin, on est allé manger au White Horse, près d'Arras, tous ensemble.* »

Lachor apprécie ce moment loin de l'effervescence électrique des dernières heures. « *C'était vraiment un coin tranquille. Nous étions autour de la table. C'est au calme que nous avons pu repenser à tout cela et se rendre compte du chemin parcouru en une saison. C'est là aussi que nous avons pu savourer ce que nous venions de faire et prendre la mesure de l'événement.* » Jean-Guy se délecte de cet instant d'intimité en compagnie de quelques uns de ses partenaires. « *On a passé en revue toute la saison et discuté de choses et d'autres entre nous. C'était un moment très tranquille. Ensuite, on est parti dormir quelques heures. C'était vraiment trop court pour une telle nuit.* »

Daniel Leclercq ne trouve pas le sommeil. « *Je n'ai pas beaucoup dormi. Mais c'était du bon repos. Oui, cela m'a fait du bien de me reposer. Parce que la journée du dimanche s'annonçait échevelée* ». Vladi Smicer retrouve son lit pour un très court instant : « *Je suis rentré chez moi vers 7 heures du matin. A 8 heures, il fallait que je sois debout ! Nous avons rendez-vous un peu plus tard à Bollaert pour Téléfoot. Je n'ai donc dormi qu'une heure* ».

L'émission phare de TF1 a, en effet, pris le parti de réaliser son édition du 10 mai 1998 à Lens. Un choix judicieux mais avant de retrouver tout ce beau monde à Bollaert, Vladi passe chez son ami Gus. Le soleil vient de se lever sur l'Artois. Guillaume s'en souvient avec émotion : *« Le soleil était au rendez-vous, comme un symbole. Le matin, alors que nous avions très peu dormi, Vladi est passé chez moi. Je me souviens qu'on avait discuté de tout ça. C'était un moment exceptionnel. On avait parlé simplement, heureux d'être là. Comme quand tu es tout petit et que tu reçois le cadeau dont tu as toujours rêvé, et que tu as envie d'en parler à un de tes amis »*. Vladi l'assure : *« Avec Gus nous avons pris un petit déjeuner ensemble. On a fumé un grand cigare comme cela se fait dans de nombreux sports et on s'est parlé. On s'est remémoré tous ces bons moments vécus cette saison là. C'était sympa. Puis nous avons pris la direction de Lens où du monde nous attendait ! »*

A partir de 8 heures, tous les Champions de France 1998 arrivent, au compte-goutte, à Bollaert. Les cernes sont difficilement masqués. Cyrille Magnier s'en explique : *« Déjà, nous n'avons pas dormi pour la plupart. Il fallait être à Bollaert pour Téléfoot. Tout s'est déroulé à 200 à l'heure. »* L'euphorie, elle, est plus que visible. Guillaume a la voix enrouée, séquelle d'une nuit aussi éprouvante que délicieuse.

Le parking du stade n'a pas désempli. La presse du matin s'est fait l'écho de la présence de l'équipe lensoise pour Téléfoot. Certains supporters n'ont pas dormi non plus. D'autres, comme les joueurs, se sont assoupis

quelques heures. Comme d'habitude, fidèles au rendez-vous, ils sont là pour remplir les travées de la Marek et de la Xercès et pour chanter leur fierté d'être lensois, d'être champions. *« Et les bouffons, ils sont champions »*, clin d'œil ironique à l'image parfois écornée des supporters du Racing. Le Druide n'en pense pas moins : *« Aux yeux des autres, on passe pour des petits paysans, mais à mes yeux, l'image des supporters de Lens est exceptionnelle. Ils sont authentiques, passionnés et reconnaissants »*.

Et c'est pour eux que Gervais Martel a une pensée lorsque s'ouvre le rendez-vous hebdomadaire du football sur TF1 : *« Je vous remercie de faire cette émission en direct de Bollaert, c'est important pour tous ces gens qui aiment le RC Lens. »* Les musiciens du Kop donnent la mesure. Les 10 000 personnes présentes ce matin démontrent à la France entière que l'équipe de Lens a le public qu'elle mérite. Depuis hier, l'inverse est également exact. Chaque joueur, assis en tribune Lepagnot, entend alors son nom résonner sur l'air des champions. Daniel Leclercq se voyant réserver une ovation privilégiée.

Vladimir Smicer se replonge déjà dans le match de la veille. Il savoure les titres des journaux locaux comme pour se persuader qu'il ne rêve pas. Sikora, le portable vissé à l'oreille gauche, répond aux multiples marques de sympathie qui bouchonnent sur son répondeur. L'émission se termine comme elle avait commencé, avec un mot du Président pour le public artésien : *« Je veux juste dire aux supporters lensois que nous serons reçus cet après-midi à la mairie par Monsieur Delelis, et qu'il y aura une grande*

parade dans toute la ville. Venez nombreux. » L'appel sera entendu...

Rejoints par leurs partenaires d'entraînement que sont les José Pierre-Fanfan, Romain Pitau ou autres Philippe Durpès, les Sang et Or se dirigent, après le générique final, vers les grilles de la Marek. Ils posent pour la postérité devant une tribune fatiguée mais toujours colorée. Après un dernier signe à leurs fans, Tony Vairelles et consorts quittent Bollaert le cœur chargé d'émotion et la tête remplie de souvenirs. La journée est pourtant loin d'être terminée pour les nouveaux représentants du football français en Ligue des Champions.

L'après-midi s'annonce même très chaude. Alors que les hommes de Leclercq se restaurent, tous ensemble, vers 12H30, un nouveau ballet de voitures décorées aux couleurs Sang et Or déferle sur Lens. L'annonce d'une parade dans les rues a déclenché une nouvelle vague de passion. Les joueurs lensois s'apprêtent, sans réellement savoir ce qui les attend, à surfer avec délectation sur ce moment d'hystérie régionale. Comme cette nuit, Lens a revêtu ses habits de fête. Le soleil, cette fois, noie le centre-ville. *« C'était une journée formidable. Une journée merveilleuse »*, se souvient Warmuz.

L'attirail complet a été sorti par les plus jeunes et les plus anciens des supporters : écharpes, casques de mineurs, maquillage, maillots, ballons et confettis. Il est alors impossible d'entrapercevoir le moindre centimètre carré du bitume brûlant des chaussées de Lens. Partout, du

Rouge et du Jaune. Partout, des sourires béats et des yeux qui brillent. Partout, l'envie de célébrer ceux qui sont là, dans les coulisses de Bollaert, à se demander quelle est cette énorme rumeur qui enfle au fur et à mesure qu'ils prennent place dans cette benne si particulière.

A 14H35, Gervais Martel appuie sur l'accélérateur du tracteur qui attendait, depuis une semaine et la finale de la Coupe, de se balader triomphalement entre le stade et l'Hôtel de Ville. Daniel, qui a tombé le smoking pour une chemise à carreaux plus confortable, joue le co-pilote : « *Je ne voulais pas être dans la benne avec les joueurs. Cette journée, c'était la leur. L'échappatoire, ça a été de dire à Gervais : "Conduis le tracteur, je me mets à tes côtés"* ». Cette fois, la rumeur devient folie. Le bain de foule peut débiter.

Tout là-haut, Jean-Guy porte des lunettes, ébloui par ce qu'il voit à ses pieds. « *J'en ai pris plein les yeux. Avoir rendu tant de personnes heureuses, c'était une véritable apothéose. C'est l'idée que je me fais de mon sport. En tout cas, je le pratiquais pour vivre ce genre de moments. Cet événement a permis de voir les media parler autrement de notre région. Etant natif du Nord / Pas-de-Calais, je n'avais pas eu besoin des phrases de Daniel Leclercq, avant le match à Auxerre, pour savoir qu'on pouvait marquer l'histoire du RC Lens* ». Le capitaine est satisfait. « *Je suis heureux et fier d'avoir mis en lumière la région et, sans vouloir tomber dans le cliché, d'avoir apporté du soleil dans ce ciel gris et monotone. On a un peu changé le paysage de cette région pendant quelques semaines.voire quelques mois. Il y avait du bonheur dans*

les yeux des gens. J'avais 31 ans au moment du Titre. C'était une source de motivation. Je suis fier aujourd'hui du rôle que j'ai joué dans les sourires des gens cette année là ». Wallemme joue encore avec les supporters en contrebas. Il salue tout le monde : ceux qu'il reconnaît et ceux, nombreux, qu'il ne reconnaît pas. « Ça venait de partout. C'était normal pour nous d'être là avec tous ces gens de la région. Ça fait partie des choses qu'on se doit de partager ».



Un capitaine heureux et fier

Marc-Vivien Foé agite un drapeau offert gracieusement par un fan. Vladimir Smicer est aux anges. « *Nous étions dans cette benne et c'était très émouvant. D'habitude, moi qui habitais Lens même, je mettais quatre minutes pour aller de Bollaert à la Mairie. Cette fois-ci,*

j'ai mis des heures. Du haut de la benne, je voyais plein de gens que je connaissais et pas mal de personnes qui nous avaient soutenus toute la saison. Certaines soutenaient même le club depuis des années et des années. Oui, cela a été long jusqu'à la Mairie. Long mais surtout terriblement bon ». Avec Guillaume, le Tchèque se rallume un cigare. « C'était un jour exceptionnel comme on rêve tous d'en vivre dans une carrière de footballeur ».

Cyrille Magnier, si réservé à l'accoutumée, lève les mains et répond aux sollicitations venues d'en bas. Il observe ce bonheur que l'on peut presque toucher. « *Je voyais mes coéquipiers eux aussi très concernés par cette marée humaine. On prenait vraiment conscience qu'on avait réalisé un truc fantastique* ». Daniel Leclercq est également attentif à ce public. Mais pas vraiment pour les mêmes raisons. « *Tout au long du trajet, j'ai fait attention à Gervais. On n'avait pas beaucoup dormi et les gens étaient vraiment très proches du tracteur. J'avais toujours peur qu'un gamin se fasse bousculer ou même renverser. On a traversé tout Lens comme ça, c'était de la folie dans les rues de la ville* ».

Micka Debève n'a plus peur de cette fusion populaire. Il ne veut plus rentrer chez lui désormais. Il est si bien, dans la benne, entouré de ses potes, à regarder ce fantastique parterre Sang et Or. Parfois, il élève son regard et s'étonne de voir ces gens montés sur les lampadaires, sur les abribus, ou agrippés aux branches des arbres. « *Ce défilé à Lens à bord du tracteur et de la benne, c'était formidable. Je pense que ce week-end restera comme le plus beau moment de ma vie de joueur de foot* ».



Yoann Lachor et Wagneau Eloi saluent la foule

L'ascension du boulevard Basly a des allures de montée de l'Alpe d'Huez, un jour de Tour de France, la ferveur lensoise en sus. Ils sont plus de 40 000, en ce dimanche, à acclamer les Champions, leurs Champions. Tous veulent les approcher, leur parler, les toucher, et leur témoigner toute leur gratitude. Parfois si décriée, cette ville de 36 000 âmes est la capitale de la France aujourd'hui. Et le coach, en apercevant quelques jeunes dans le rétroviseur, de se remémorer quelques railleries passées. *« Un jour, peu après ma nomination à la tête de l'équipe première, je marchais tranquillement sur le boulevard Basly, à Lens. Trois jeunes qui me suivaient parlaient de foot. Ils n'avaient que l'OM et le PSG à la bouche. Je ne leur ai rien dit, j'ai fait comme si je ne les avais pas entendus. Le 10 mai, ces mêmes jeunes, je les ai revus dans Lens. Ce n'était pas ceux-là, mais c'était le*

même genre de gosses. Leur discours avait changé. Je voyais, dans leurs yeux, qu'ils me regardaient en se disant : "C'est celui qui a redonné la fierté aux Lensois". Comme quoi, il n'y a pas que Paris et Marseille. Je suis fier de cela ».

Parmi les spectateurs de ce défilé, là-haut, sur son balcon, l'une des plus charismatiques gloires du club salue le passage du cortège. Ovationné par ceux qui l'ont adulé, Robby Slater, joueur australien du Racing entre 1990 et 1994, sort timidement de sa demeure. Jean-Guy Wallemme fait signe à son ex-coéquipier, et toute la Ville de Lens de l'imiter. Comme pour dire « *Vous qui avez participé à la Légende du RC Lens, levez les bras, ce titre il est à vous.* » Un supporter se souvient de ce moment : « *J'étais sur le boulevard, à regarder la benne et l'attention de tous s'est portée sur Jean-Guy Wallemme. Il faisait de grands gestes comme pour dire à ce balcon de descendre. Je me suis alors tourné vers le balcon et ai reconnu mon idole. Je portais justement le maillot de 1994. Robby était là, il était fier. Tout le monde l'acclamait, moi j'étais ébahi de le voir, si simple, fidèle à lui-même. Ça duré un petit moment, et on sentait vraiment tout le monde heureux de partager cet instant avec lui. Robby, c'est l'icône de toute cette époque de la remontée en D1. Le voir ici, ce jour-là, c'était le plus beau des symboles.* »

Après plus d'une heure et demie de traversée, le carrosse royal peut, enfin, s'arrêter sur le parvis de l'Hôtel de Ville. Les joueurs descendent un à un. Guillaume Warmuz prend alors quelques minutes pour discuter avec une personne âgée. Une discussion qui va le marquer à

tout jamais. *« Elle était en pleurs. Elle m'a dit qu'elle avait fait la guerre, qu'elle avait vu la Libération et la fête qui s'en était suivie. Elle m'a dit surtout qu'elle n'avait jamais connu cela. On a libéré les gens du Nord ce soir-là. »*



La Libération !

André Delelis, celui-là même qui s'est toujours battu et plus encore pour son Racing, attend ses invités. Ils sont un peu en retard par rapport au protocole initial, mais depuis 1906 qu'il attend, le club lensois peut bien profiter langoureusement de cette liesse populaire. Daniel Leclercq prolonge même ce doux plaisir : *« Avant de rentrer dans le hall de la mairie, je me suis retourné une dernière fois et je me suis dit : "Mais, tout de même, qu'est ce que c'est beau !" Puis nous sommes entrés. Le Maire était très ému de procéder à cette remise des médailles. Le Club et la Ville sont profondément en lui »*. Après un discours

forcément criant d'amour pour ce blason, André Delelis récompense chacun des Champions de France. Jean-Guy Wallemme : *« Il nous a remis la médaille de la Ville de Lens. Ça nous faisait deux médailles avec celle de « Champion de France ». Mais, ce n'est pas important de telles récompenses : les plus belles médailles sont dans la tête... »*



Tony Vairalles au balcon de l'Hôtel de Ville

Après la réception à l'Hôtel de Ville, les joueurs, le staff et les dirigeants prennent le chemin du Golf d'Arras où ils passeront la soirée. L'émission Stade 2 est réalisée en direct de là-bas, et c'est d'Arras aussi qu'ils reçoivent officiellement le trophée de Champions de France 1998. Entourée d'une écharpe Sang et Or, la Coupe prévue à cet effet est remise à Gervais Martel, en premier lieu. Le président la soulève fièrement avant de la remettre au capitaine du Racing, en guise de reconnaissance envers

l'ensemble de l'effectif. Jean-Guy Wallemme s'empare de cet objet tant convoité par les 18 équipes de Ligue 1. Le libéro artésien savoure l'instant : *« La finalité, le Titre, c'était un miracle pour un club comme Lens. A l'époque, le Racing était le petit club gentil chez qui on aimait bien aller jouer. Cette année là, on a su hisser les ambitions du club à hauteur de sa popularité. Je retiens le match à Monaco : cette victoire était un signe fort de nos capacités car on avait su l'emporter sans faire un gros match. Je n'ai jamais rêvé au cours de cette saison, ou alors c'étaient des rêves lucides. A chaque match, l'unique but c'était de gagner. Et on a su mettre le dynamisme nécessaire pour y arriver. Si on ajoute à cela l'énorme ferveur qu'il y avait autour, je pense pouvoir dire qu'on a eu ce qu'on méritait. »*

Les images de la saison se bousculent alors dans les têtes et tous sont pris par l'émotion. Cyrille Magnier vit l'un des plus beaux moments de sa vie : *« Pour moi, c'était tout de même une sacrée fierté. Le plus beau moment de ma carrière à coup sûr. Je suis né au Portel dans le Pas-de-Calais. J'ai été formé au Racing Club de Lens. J'y ai tout connu : la Division 2 aussi. Alors, être Champion de France, imaginez un peu ! Je ne sais pas si on a marqué l'histoire du club, mais, à jamais, nous ferons partie de l'équipe lensoise qui est devenue championne de France en 1998 ».*

Hervé Arsène comprend qu'il sera, toute sa vie, viscéralement lié au club minier : *« Il y a un proverbe malgache qui résume assez bien ce que peut représenter le RC Lens pour moi. Je ne sais pas ce que ça va donner,*

mais je vais essayer de le traduire en français : "Imagine que tu dois traverser une rivière et que tu n'as aucun moyen pour y arriver. Et là, tu trouves une barque sur la berge. Tu te sers de la barque pour traverser la rivière, et une fois arrivé sur l'autre berge, tu donnes un coup de pied dans la barque. " Et bien non, moi la barque, je la range dans un hangar qui ferme à clef. » Il montre sa poitrine : « Et je garde la clef là, dans la poche sur mon cœur. Le RC Lens, c'est ma barque. »

Mickaël Debève, lui, sait qu'ils resteront dans l'histoire des Sang et Or, à tout jamais : *« C'était important d'être sacrés, car tout le monde retenait le parcours européen des anciens, comme Leclercq et Bousdira et surtout leur fameux match contre la Lazio. Il fallait passer à autre chose, effacer cette époque, sans bien sûr oublier ce qu'ils avaient fait. Jusqu'à cette semaine du 9 mai 98, les gens nous parlaient des années 70. Aujourd'hui, et tant que Lens ne gagnera pas, ce sera de nous qu'on parlera. »*

Vladimir Smicer dédie ce sacre à tout un peuple : *« J'ai pensé à tous ces gens qui nous avaient permis d'être là, et tous les supporters qui m'avaient accueilli, moi le Tchèque débarqué de nulle part... Lens, c'était ma deuxième famille. Et si le 9 mai, j'ai pu leur donner du bonheur, j'en suis heureux. »*

Gus, pour sa part, est fier du parcours accompli : *« Je ne savais pas encore que ça allait rester comme la plus belle chose réalisée au cours de ma carrière. On a rendu fiers tous ces supporters de Lens. Même en France,*

beaucoup de monde était heureux de cette réussite. Lens est un club si populaire qu'il méritait ce moment de grâce. On a ouvert le palmarès de ce club et j'en suis très fier. Autant on a eu du bonheur à côtoyer ce public, autant on lui en a donné. Cela reste la plus belle réussite de tout ce que j'ai pu faire dans le football. »

Tony Vairelles, pourtant peu fétichiste, n'a pu s'empêcher de le devenir l'espace d'un week-end. *« Le maillot du match à Auxerre, je l'ai gardé. Tous les autres, je les ai donnés à des supporters. Notamment à ceux qui venaient tous les jours nous soutenir à Tassette. Le maillot du Titre représente beaucoup pour moi. Depuis lors, nous faisons partie de la Légende d'un club très particulier. Et ce maillot, c'est la preuve qu'on n'a pas rêvé. »*

Yoann Lachor, le héros du week-end, ne sait pas encore de quoi demain sera fait : *« C'est vrai que, pendant trois ou quatre ans, j'ai cru que mon nom avait changé, que ce n'était plus "Yoann Lachor" mais "Yoann Lachor, celui qui a mis le but à Auxerre". Je ne sais plus combien de temps a réellement duré cette sensation. Ce but, c'est un instant exceptionnel dans une carrière. C'est clair que si je l'avais inscrit à 34 ans, cela ne m'aurait pas gêné d'en parler et d'en parler encore. Mais, j'ai marqué ce but alors que j'étais tout jeune. Après ce match, je n'avais absolument pas conscience qu'il allait rester dans l'histoire du club. Rassurez-vous, aujourd'hui je mesure la grande chance que j'ai d'avoir marqué un but si important. Ce n'est quand même pas donné à tout le monde. Surtout pour un arrière gauche ! Et puis, sur l'instant, j'ai pris un pied monstre... »*

Le Grand Blond est assis dans le salon du Golf d'Arras. L'œil humide, Daniel sait que ce qu'il vit est à part. En une saison, en tant qu'entraîneur d'une équipe de l'élite, il a fait basculer son club de toujours de l'anonymat à la reconnaissance suprême. Les gens, c'est certain, ne l'oublieront jamais. Comme lui non plus n'oubliera jamais tous ceux qui l'ont mené là : *« Je tiens vraiment à rendre hommage à tous ceux qui ont fait l'histoire du RC Lens. J'ai la chance d'avoir marqué encore plus les gens grâce au titre de 1998, mais n'oublions pas que si nous en sommes arrivés là un jour c'est que des centaines de joueurs ont porté le maillot Sang et Or avant cela. Et puis, on sent le respect dans les regards des gens qu'on croise. Aujourd'hui encore, je continue de courir dans le bois de Guesnain ou près de mon étang d'Anor, je cours toujours seul car j'ai besoin d'être concentré sur ce que je fais. Mais les joggers que je croise ne me voient plus comme avant. »*



« Mais, tout de même, qu'est ce que c'est beau ! »

Racontez le...

En ce week-end historique de mai 1998, les Sang et Or ont offert le plus magnifique des cadeaux à tous ceux qui ont œuvré, dans l'ombre ou dans la lumière, pour le Racing Club de Lens. Nul doute que les images demeureront incrustées dans la mémoire collective pendant des années.

Pour les 1099 mineurs qui, en mars 1906, ont péri dans les veines des Mines de Courrières.

Pour ceux qui, la même année, ont décidé de créer le club lensois afin de montrer que le courage et la volonté du peuple de l'Artois sont plus forts que la fatalité.

Pour les premiers joueurs qui se sont adonnés au football sur la Place Verte de Lens. Pour tous ceux qui, malgré les événements historiques qui jalonnèrent le 20^{ème} siècle, n'ont jamais abandonné l'idée de lendemains qui sourient.

Pour les Hus, Marek, Siklo, Stanis, Duffuler, ou Sowinski. Pour les Oudjani, Wisniewski, Placzek, Lech, Faber, ou Bousdira. Pour les Marie, Marx, Vercruysse, Boli, Meyrieu, Laigle, ou Adjovi-Bocco. Et pour tous les autres...

Pour les François, Michlowski, Fruchart ou Lemerre. Pour les Dos Santos, Bergues, ou Leclercq. Et pour tous les autres...

Pour les Van Den Weghe, Douterlinghe, ou Moglia. Pour les Brossard, Houdart, Bondoux, ou Martel. Et pour tous les autres...

Pour les Corons de Sallaumines, de Méricourt ou de Oignies. Et pour tous les autres...

Pour toutes les générations de supporters lensois ayant donné un peu, beaucoup ou même toute leur vie pour ces couleurs. Pour ceux qui étaient là, le 9 mai 1948, à encourager les Lensois à Colombes en Finale de Coupe de France. Pour ceux qui sont là, en ce 9 mai 1998, cinquante ans plus tard à hurler leur amour de ce club. Pour tous ceux qui, partis trop tôt, n'ont pas pu y être.

Pour tous ceux qui continuent d'espérer revivre pareilles émotions. Pour tous ceux qui, après eux, porteront fièrement le Sang et l'Or. Et pour tous les autres...

Pour cette femme, rencontrée dans cette nuit féérique de mai, qui nous disait ceci, un sanglot dans la

gorge : *« Mon mari était mineur. Il est descendu pendant des années au fond, mais au-delà de sa fierté pour sa corporation, il avait une passion : le Racing Club de Lens. Jamais il ne manquait une rencontre à Bollaert. Il est décédé de la silicose voilà quelques mois. Il aurait tellement voulu être là, aujourd'hui, pour voir cela. Quelque part, je me dis qu'il est là. Qu'il voit cela et qu'il doit être heureux. S'il ne le voit pas, moi je le vois. Et je sais que j'aurai tout le temps de lui raconter cela un jour »*. Elle débutera probablement son récit par *« Il était une fois le 9 mai 1998 »*.

Vous aussi, vous pouvez le raconter. Oui, maintenant, vous pouvez...



« Il aurait tellement voulu être là, aujourd'hui... »

Remerciements

Au terme de cette magnifique aventure humaine, je tiens à remercier tous ceux qui ont œuvré pour ce projet. « Il était une fois le 9 mai 1998 » n'aurait jamais pu voir le jour sans l'apport de ces personnes. Merci à eux, très sincèrement.

Merci à Daniel Leclercq, Champion de France 1998,
Merci à Hervé Arsène, Champion de France 1998,
Merci à Mickaël Debève, Champion de France 1998,
Merci à Yoann Lachor, Champion de France 1998,
Merci à Cyrille Magnier, Champion de France 1998,
Merci à Vladimir Smicer, Champion de France 1998,
Merci à Tony Vairalles, Champion de France 1998,
Merci à Jean-Guy Wallemme, Champion de France 1998,
Merci à Guillaume Warmuz, Champion de France 1998,
Merci à eux pour leur disponibilité et leurs sourires.

Merci à Emmanuel, Thomas T., Norbert, Jean et Aurélien,
supporters indépendants,

Merci à Jean-Christophe des Bollaert Boys,
Merci à Ben et à Thomas J. des Red Tigers,
Merci à eux pour leurs photos et leur passion.

Merci à Nathalie Legrand,
Merci à Myriam Chevrin,
Merci à Nicolas Descamps,
Merci à Malik Duroy,
Merci à Philippe Devillier,
Merci à Hubert Vivien,
Merci à Sylvain Créïs,
Merci à toute l'équipe du Groupe Force 1,
Merci à eux pour leur aide au quotidien.

Merci à Romain Duhomez, de Lensois.com,
Merci à lui pour son implication, son courage, son humilité. Et pour tout le reste aussi...

Merci à mes parents,
Merci à eux de m'avoir fait découvrir la ferveur de Bollaert alors que je n'étais encore qu'un enfant. Ils m'ont permis de rencontrer, dans les travées des Secondes ou sur le parking de Bollaert, tous ces supporters anonymes qui aiment le Racing Club de Lens.

Merci, enfin, à tous ceux qui sont fidèles à Lensois.com..

Notre énergie au service de votre passion...

Grégory Lallemand